

A man with a beard and glasses, wearing a straw hat and a herringbone jacket, is looking directly at the camera. He is positioned behind a vintage turntable with a large, dark, circular horn. The background is softly blurred, showing warm, bokeh light effects. A semi-transparent circular logo is in the upper left corner.

**star
wax**
DJ lifestyle magazine

Star Wax n°72 offert par Compos-it / **Dj Toner**



VOTRE DISQUE VINYLE A L'UNITÉ

Définition : **OVnyl** ~ {ovnyler} [verbe transitif E.T.]
 Etym : mix de deux vieux vocables terrestres du XXe/XXIe siècle : O.V.N.I et Vinyle.
 Faire passer une musique de l'état dématérialisé (.wav, .mp3,...) à l'état solide sur un support vinyle.

WWW.OVNYL.COM



Comme le dit si bien Rodion dans son interview pour cette édition 72 de Star wax : « Je me rappelle cette histoire du syndicat des joueurs de batterie américains qui s'était plaint de la montée des boîtes à rythmes dans les années 80. On vit la même chose aujourd'hui avec l'IA... ». Et son acolyte Mammarella ajoute « Tu as prononcé le mot-clé : nouveaux outils. Les gens sont flippés par l'IA parce que c'est nouveau mais, au final, ce sont que des outils, sans hommes derrière il n'en sort rien de très bon ! » Voici un sujet qui fait couler de l'encre et qui revient souvent dans nos colonnes. Si tu aimes ce qui est organique et chiner des vinyles rares, cette thématique ne te préoccupe certainement pas ou si peu. Et comme ces quelques lignes résument habilement le sujet, nous avons décidé de ne pas vous bassiner avec les robots. Pourtant nous voilà ravis de découvrir que des chercheurs italiens ont conçu Vero, un robot quadrupède équipé d'un aspirateur pour nettoyer les plages des mégots de cigarettes... N'est-ce pas une bonne nouvelle ? Mais ne serait-il pas plus durable qu'enfin l'humain respecte son environnement ?

Dans un souci de partage, d'élévation de conscience et d'émancipation, une fois de plus, notre sommaire automnal laisse place à des créateurs qui, avec peu de choses, arrivent à susciter de belles intentions. Le parcours de Dj Toner, compositeur espagnol autodidacte déplorant la disparition des platines vinyles dans les clubs, est réjouissant. "Joola Jazz" d'Ibaaku, basé au Sénégal, révèle une démarche misfit.

Rémi Foutel, à lui seul, a consacré un nombre d'heures incalculables afin d'écrire un ouvrage consacré à Alain Goraguer, un compositeur français de génie parti début 2023. Nous conseillons chaudement cette lecture aux robots ! Jérôme Derradji s'est attelé à notre rubrique rare wax si convoitée, sa sélection démontre que nous avons toujours à apprendre. Le producteur et Dj ukrainien Stanislav Tolkachev explore, à sa façon, les joies de la création. Il pense que l'IA deviendra sûrement une norme et souligne en même temps l'importance de l'apprentissage du piano, même si vous pratiquez le synthétiseur modulaire. L'old timer Dj et graffiti writer allemand Mirko Machine nous rappelle que peindre un train secrète de l'adrénaline, ce qui n'est pas artificiel. Dans la lignée de son père et de sa tante, Alpha Steppa a principalement l'intention d'apporter de la joie et du bonheur, en propageant son goût pour le reggae roots et Uk dub, grâce à sa sensibilité. Comme à notre habitude la diversité est bel et bien au rendez-vous dans ce numéro. Si l'équipe de rédaction regrette que les femmes soient parfois peu représentées, notre collectif, lui, est tous ce qu'il y a de plus paritaire. Mesdames n'hésitez pas à vous manifester, quoi qu'il en soit la musique est unisexe. Une fois encore nos interviews démontent que l'organique est indissociable du bien-être des individus. Autant de bonnes raisons pour nous motiver, si besoin en est, à travailler d'arrache-pied, pour alimenter et stimuler vos neurones. Cela gratuitement et sans que l'IA soit au courant, en tout cas pour le moment !

SOMMAIRE STAR WAX #72

03 - Édito || 05 - Sneakers
 06 - Mirko Machine || 10 - Ibaaku
 16 - Alpha Steppa || 20 - Dj Toner
 26 - Rodion & Mammarella
 30 - Stanislav Tolkachev
 36 - Rémi Foutel || 40 - Rare Wax
 42 - Chroniques || 44 - Menu best of

- Fondateur & Rédacteur en chef : Juan Marcos Aubert - Direction artistique & graphiste : Julien Douek & Snic
 - Rédaction : Sabrina Bouzidi, Maela, Le Pépiniériste, Vincent Caffiaux, Invisibl journalist, Le Shogoun, Supa Cosh...
 - Photographes : Julieta Guerra, Hellis Fox, Etienne Bordet, Giovanni Ghiandoni, Darki, Cosh... - Ont participé : Colette Aubert, La Mafaldista, Dj Semsy, Nicolas Ossywa, Tony Swarez, Marc Dioni, Ekyoz - Couverture : Dj Toner
 - N°ISSN: 1967-2160 - Tirage: 8000 exemplaires - Edition: Asso Compos-it: 120, rue Édouard Vaillant, 93100 Montreuil
 - France (2000 - 2024) - www.starwaxmag.com - Instagram @starwaxmag -



SAMEDI 19 OCTOBRE

FINALE DES CHAMPIONNATS DU MONDE DE DJS

PARRAINÉE PAR:

DJ CUT KILLER

PRÉSENTÉE PAR:

CRAZE

AVEC:

CRAZY B

[BIRDY NAM NAM]

RAHZEL + EKLIPS

WOJTEK

[RAP CONTENDERS]

CUTKILLER + DJ FLY

DEE NASTY

VS

BOB SINCLAR

PARRAINÉE PAR:

YASMINA · WOJTEK · DIRTY SWIFT

RÉSERVER VOS BILLETS: bit.ly/dmcworldfinals

IN PARTNERSHIP WITH:



**MONKEY
SHOULDER**

LE TRIANON

PARIS, FRANCE

DMCDJCHAMPS.COM
@dmc djchamps

star wax
www.starwaxmag.com



Junya Watanabe x New Balance



Clot x Adidas Gazelle



Air Max 90 Drift



Stüssy Action x Nike LD-1000



Kelsey Plum x Under Armour



Crossover Culture Fatale



Nigo x Nike Air Force 3 Low



Sneep Rw Eco



Cayl x New Balance 1906R



Air Max Sndr

C'EST LORS DU DOUBLE TROUBLE #5, UNE JAM DÉDIÉE AU GRAFFITI, TURNTABLISM ET BEATMAKING, EN JUILLET 2024, À OFFENBOURG, QUE J'AI RENCONTRÉ MIRKO MACHINE. SA SÉLECTION POUR LE BBOYING ET LA PRÉCISION DE SES CUTS SONT SANS ÉQUIVOQUE. POUR L'OCCASION, VOICI UNE INTERVIEW SPÉCIALE PREMIÈRE RENCONTRE. RETOUR SUR PLUSIEURS DÉCENNIES D'ACTIVISME AVEC UNE LÉGENDE DU MOUVEMENT HIP-HOP ALLEMAND.

Tes premiers pas dans le mouvement hip-hop ?

J'ai commencé en tant que B-Boy en 1983 après avoir vu la vidéo "I.O.U" de Freeze.

Ton premier vinyle ?

Mon premier vinyle que j'ai acheté était "Back in Black" d'AC/DC, à sa sortie en 1980. J'avais 11 ans et j'ai demandé à mon père de me conduire au magasin de disques.

Ton premier graff et la première fois que tu as vu rouler un train avec une peinture de toi ?

Ma première pièce date de 1985, c'était sur un parking. Et mon premier train, je l'ai fait avec Speedy en 1991. C'est toujours une sensation absolument géniale et excitante de voir une pièce à soi sur un train qui roule, mais je n'ai pas vu mon premier train rouler.

Ta première mix-tape ?

Hummm, je crois en 1989...

Ton première battle de Dj ?

En 1989 lors du DMC Allemagne, à Hambourg, j'ai été éliminé par David Fascher, puis j'ai fini troisième face à mon pote Derezon. Ensuite David Fascher est devenu Champion du Monde en 1990, puis en 1991.

Ta première rencontre avec un sampleur ?

En 1990, j'ai commencé à faire des beats avec des amis. Je pense que mon premier sampler date de 92 ou 93, c'était un Akai S2000.

Ta première rencontre avec Lady Pink ?

Oui j'étais là en 1991, à Bienne, une grande Jam où j'ai fait une photo avec elle et c'est tout.

Ton premier whole car ?

En 1993 ! En fait, c'était mon premier essai parce que je n'ai pas pu terminer, mais deux ans plus tard j'ai un peu aidé Iron à faire un whole car (rires).

Ta première arrestation pour du graffiti ?

Après toutes ces années je n'ai jamais été arrêté.

Ta première exposition en tant que writer ?

Je n'ai jamais fait d'exposition.

Ta première tournée ?

Pour la tournée Klasse Von 94 avec Mc René, Main Concept et Absolute Beginner. La tournée est aussi passée via Paris...

Ta première rencontre avec le « flare » ?

En 1994, mais j'ai commencé à pratiquer ça, je pense, en 1996.

Te souviens-tu de l'effet de tenir entre tes mains ton premier vinyle ?

Oh oui. J'ai enregistré mes premiers scratches en 1995 sur "The Real Deal" de Der Lange & Funky Chris. C'était tellement top d'avoir le vinyle à sa sortie en 1996. (Der Lange est un Mc connu sous l'alias Atom pour son œuvre remarquable en tant que de graffiti writer – ndlr).

Ta première Flavor of the Month ?

C'était une soirée boom bap mensuelle lancée en 2009 et pour le design des flyers je reprenais de célèbres pochettes de Lp de hip-hop.

Ta première fois avec Phase ?

Il y a deux ans, et ça fonctionne bien.

Ta première fois à Double Trouble Jam ?

Cet été où je t'ai également rencontré. C'était génial, que des gens formidables, que de bonnes vibrations, comme au bon vieux temps.

Chines-tu toujours le vinyle, et quel genre t'obsède-t-il ?

Peu m'importe tant que ça me touche. Je suis toujours à la recherche de boucles et de matières non échantillonnées. Je suis toujours heureux si je trouve quelque chose à laquelle je ne m'attendais pas. Ça peut être aussi bien des breaks pour le Bboying que de vieux disques de hip-hop que je n'ai pas, ou encore des disques que j'aime et que je rachète car ils sont tellement usés à force de les écouter.

“ Je rachète des vinyles car ils sont tellement usés à force de les écouter.”

MIRKO MACHINE



“Après toutes ces années je n'ai jamais été arrêté pour du graffiti.”



“ On est en train de revenir à un cycle où le continent se réapproprie beaucoup de choses perdues. ”

**IB
AA
KU**

IBAaku, CRÉATEUR DE MONDES SONORES, FAIT SES PREMIERS PAS DANS LE MOUVEMENT HIP-HOP SÉNÉGALAIS AU DÉBUT DES 2000'S. AFIN DE LAISSER SES IDÉES ET MISFIT PRENDRE FORME, DÈS 2016 IL SE RÉINVENTE EN ALCHEMISTE DES MUSIQUES ÉLECTRONIQUES AUDACIEUSES. CO-FONDATEUR AVEC ALIBETA DE MIZIKU TEY RECORDS, AUJOURD'HUI IL PARTICIPE À L'EFFERVESCENCE D'ESPACES CULTURELS VITAUX COMME LE KENU : LE LABORATOIRE DES IMAGINAIRES, ET LE HUB ARTISTE DU DAANU. ENTRETIEN AVEC UNE FIGURE INCONTOURNABLE DES PRATIQUES SOCIALES ET DE LA SCÈNE ALTERNATIVE DAKAROISE.

Peux-tu définir ton genre musical ?

En général, je le redéfinis chaque fois. Mais aujourd'hui, étant dans le présent, on va dire que c'est un combo de mes expériences musicales avec lesquelles j'ai grandi, soit le jazz, les musiques africaines, ensuite le hip-hop, beaucoup de hip-hop, et dernièrement les musiques électroniques, au sens large du terme. Quand j'ai sorti en 2016, mon premier album solo, je disais que c'était un peu un délire afro-hypnotique. Et à partir de ce moment-là, je me suis mis un peu dans un trip hybride et je me suis lancé dans ce délire de "Joola Jazz". Et oui, il y a aussi ce côté futuriste, toujours avec une emphase sur les musiques et les cultures du continent et les cultures noires.

Et est-ce que la house, le style lo-fi, peuvent définir ton travail d'alchimiste ?

Oui, oui, oui, ça me parle. La house est venue vraiment très tard en rencontrant par exemple Selly Raby Kane ou d'autres Djs qui m'ont ouvert la porte sur cet univers-là. Et étant très curieux, comme toi, je me suis intéressé à ça à 200%, je me suis documenté pour connaître l'histoire et pour expérimenter en tant que musicien. Comme un alchimiste j'ai toujours été un peu alternatif, un peu « outcast », un peu le misfit sur la scène. En fait, ce n'est pas juste moi, mais tous les gens avec qui j'ai travaillé et avec qui on a fait des projets qui sont un peu à côté dans la scène hip-hop sénégalaise. Donc oui, ça me convient bien. En fait, tout ce qui est alternatif, c'est quelque chose qui me colle bien. Et sur la scène d'ici on est précurseurs. C'est le début de quelque chose.

A quel moment es-tu devenu beatmaker ?

J'ai commencé à apprendre les instruments début 90, mais je n'étais pas encore en mode ordinateur. À l'époque, je me rappelle, j'étais dans un groupe de rap et j'étais le claviériste. Puis début 2000, on a créé le premier collectif panafricain ici à Dakar, il s'appelait Lyrical Zone 3. Grâce à ce collectif j'ai rencontré K-ID. C'est le premier gars que j'ai vu faire des beats avec son iPhone en mode ordinateur. Dès que je l'ai vu, j'ai dit : « gars, apprends-moi à faire ça ! ». Il avait aussi un ordi et le logiciel Magix. Et depuis je n'ai pas arrêté. Le premier beat que j'ai fait, je l'ai fait avec une manette de jeux vidéo. Il y a un jeu vidéo où tu essaies de faire des beats, je ne sais même plus comment ça s'appelle...

Quelles sont tes influences principales ?

Une des influences principales c'est Quincy Jones, le producteur. Mon père avait en cassette l'album "Back on the Block" sur lequel il y avait toute la crème à l'époque, de la musique américaine, que ce soit du rap comme Ice-T ou des chanteuses comme Sarah Vaughan ou Ella Fitzgerald. Tu avais des jazzmans des années 50 mélangés avec des rappeurs des années 90. J'ai bloqué et étudié ça parce que c'est la première fois que j'entendais ce mélange-là. Côté hip-hop MC Solaar, RZA, Wu-Tang Clan... Dans la musique africaine : Fela Kuti, Salif Keita, Baaba Maal, Habib Faye, Richard Bona, Joe Ouakam, Sally Nyolo, Cesária Évora, Wasis Diop, Xalam, Mulatu Astatke... Il y en a un paquet.

Quelle est la place des courants alternatifs musicaux sur le Sénégal ?

En fait, c'est un peu partagé. D'un côté, tu as deux gros genres au Sénégal, qui sont le Mbalax, avec les grands ambassadeurs Youssou N'Dour et Wally Seck. Puis le hip-hop qui, depuis la fin années 80, s'est développé et qui est devenu un mouvement incroyable ici au Sénégal avec des Solar, Positive Black Soul, etc. On peut passer la nuit à en parler. Ensuite, à côté de ça, tu as aussi le reggae qui se bat comme il peut, tu as les musiques traditionnelles, le gospel, etc. Pour ce qui me concerne, en termes de musique électronique, on va dire qu'on est un peu au début d'une nouvelle ère. Il y a eu beaucoup de soirées ces deux dernières décennies dans ce trip là, mais ça reste encore très élitiste et il n'y a pas eu beaucoup de productions. Sinon il y a aussi un mouvement métal en Afrique du Sud, en Afrique Australe, et en Afrique de l'Est. On est en train de revenir à un cycle où le continent se réapproprie beaucoup de choses qu'il a perdues. Lorsqu'on parle de jazz au Sénégal ou de musique électronique, les gars vont se dire : « Ah ! ça c'est la musique des Blancs ! ». Depuis que je suis dans ce délire-là, j'ai toujours ces débats avec les gens, mais regardez juste l'histoire de toutes ces musiques. C'est une question d'ignorance en fait. Ça reflète un peu tout ce whitewashing qu'il y a eu, toute cette falsification des histoires, de nos cultures, ça reflète ça. On ne sait plus d'où ça vient. Mais la house, le rock, le jazz, c'étaient des musiques noires à la base.

Où tu as raison de le préciser, tous ces genres et courants musicaux, ne serait-ce que pour la rumba congolaise, ont des racines africaines. Il y a des sacrés guitaristes et ça, ça ne date pas d'hier. Comment as-tu compris que la musique dans ta vie serait ton vecteur d'expression ?

En fait, quand j'étais plus jeune je voulais être cinéaste. Mais mon père voulait que je sois journaliste. Sauf qu'entre-temps, ils nous ont plongé dans la musique et c'est parti de mes parents qui étaient un peu des artistes, je ne vais pas dire frustrés mais leur génération a rencontré des difficultés pour assumer un statut d'artiste. Donc ils ont fait autre chose, mais ils ont toujours gardé cette passion qu'ils nous ont transmise. Gamin, j'ai donc très tôt été plongé dans tout ça. Mon père avait une bibliothèque où il y avait des biographies d'artistes, de musiciens, de jazzmen comme Miles Davis et je lisais ces biographies. Un grand respect à papa et à maman car ces lectures sont comme ma première école d'art ! Très tôt j'ai eu une vue assez large de ce que c'est d'être un musicien. J'ai commencé à apprendre le piano, le clavier, traîner avec des zikos, et je me suis mis à produire pour les gens. Je me rappelle cette image avec mon gros clavier sur mon vélo quand j'allais faire des remixes pour des Djs.

Une biographie qui t'a marqué ?

Ouais, Miles Davis, tu vois par où il est passé, les traversées du désert, les apogées, etc., et tu te rends compte que ce n'est pas quelque chose qui se fait du jour au lendemain. C'est un marathon. Et ça, c'est quelque chose que j'ai compris très tôt même en étant dans le hip-hop. Je me suis dit, non, c'est quelque chose que je veux faire le plus longtemps possible. Prendre le temps de ne pas brûler les étapes, d'apprendre et de se développer

Comment t'est venue l'idée du vinyle sur ton dernier projet "Joola Jazz" ?

L'idée du vinyle, je pense que c'est parti pour beaucoup du label car Blanc Manioc, ou pour Akwaaba Music avec Alien Cartoon, c'est quelque chose d'assez évident de presser des vinyles pour eux. Pour moi, c'est incroyable. Je me rends compte qu'au Sénégal, je suis un des rares artistes à sortir mes projets en vinyle. Je pense que les autres artistes sénégalais qui font des vinyles ne sont même pas au Sénégal. L'objet et le visuel sont très importants pour moi. Je pense, qu'aujourd'hui, avec la digitalisation, on perd un peu la beauté du physique.

Est-ce que le vinyle a une viabilité en Afrique ?

Un non catégorique. Quand je vois comment on traite les vinyles ici, ça fait juste pleurer, en fait. Ici les vinyles vont à la poubelle. C'est vraiment triste parce qu'il y a tout un patrimoine qui est déjà perdu, mais il y a beaucoup de collectionneurs qui, d'ailleurs, viennent chercher ça car ils connaissent l'importance, ils connaissent la valeur de ces objets.

Quelle est la difficulté pour voir émerger de nouveaux talents sur le Sénégal ? J'imagine qu'au pays, il n'y a pas les mêmes « institutions » qu'en France ?

Oui, merci pour la question, parce que c'est vraiment une grande question à laquelle on n'arrête pas de réfléchir, avec toute la famille avec laquelle je suis et avec qui je bosse. Mon pote Alibeta utilise cette formule incroyable : « Ici, on n'a pas le talent qui manque mais le talent de gérer ce talent. » Ça résume à peu près tout, c'est-à-dire que les infrastructures et les aides de l'état sont quasi inexistantes. Aujourd'hui avec internet, ça a beaucoup changé. Ça a évolué positivement mais la difficulté de vivre de son art sur le long terme est encore là. Bien sûr, c'est facile de blow-up du jour au lendemain, il y a la tonnelle de quintal de jeunes artistes qui explose tous les jours. Mais comment tu peux te développer et avoir une carrière sur le long terme ?

Pour toi, ce serait du ressort de l'organisationnel ?

De l'organisationnel et de tout ce qui fait que tu peux vivre de ton art sur le long terme, donc les droits d'auteur, les éditeurs. On est encore au début, on est en train de se battre pour pouvoir avoir le statut d'artiste. Toutes ces conditions qui font que l'artiste est bien, et qu'il puisse travailler dans de bonnes conditions pour pouvoir développer une carrière. On a vu ça pendant le Covid, certains artistes étaient obligés de vendre leurs instruments pour pouvoir payer leur loyer. Quand tu regardes nos politiques culturelles, tu te rends compte que ceux qui ont la charge de mettre ces politiques en marche ne comprennent rien à cela. À chaque fois il y a des technocrates qui ne comprennent rien à l'importance de la culture, à l'importance transversale dans nos sociétés, d'autant que c'est aussi un levier économique dans nos pays. C'est problématique car ils nous considèrent comme du folklore.

Vous êtes un peu en mode survie, comment essayes-tu de mettre en place les choses ?

Oui, c'est pour ça qu'avec notre collectif on a lancé un mouvement pour les assises de la culture. C'est Alibeta qui est à l'origine de cette initiative qui consiste à regrouper tous les acteurs de la culture au Sénégal, se poser, faire un état des lieux des politiques culturelles, et aussi faire un livre blanc, faire des propositions par rapport à tout ce dont j'ai parlé tout à l'heure, tous ces manquements, tout ce qui peut être amélioré, tout ce qui peut développer la culture, et leur permettre à ses acteurs de vivre de leur art, et de replacer la culture vraiment au cœur de nos sociétés.

Super initiative ! Les choses prennent du temps en Afrique, c'est comme ça. Ce n'est pas nous qui l'avons voulu. Quel regard as-tu sur la culture afrobeat de Fela et es-tu un peu dans la même démarche ou pas du tout ?

Totalement ! Révolutionnaire, c'est le premier mot qui me vient à l'esprit, révolutionnaire et radical. Une des phases préférées, une de mes formules, comme on dit, c'est : « Musique is a weapon » you know ? Je pense que c'est un peu comme les Warriors, on a besoin d'outils, on a besoin d'armes. La musique, l'art, et la culture sont des armes. Après ça te montre que ce n'est pas facile, c'est ça que j'aime en fait, ce côté qui n'est pas lisse. C'est juste la vie, il y a des hauts et des bas, c'est un combat. Ce côté combatif m'inspire beaucoup.

**“ En Wolof ont dit :
« L'homme
est le remède
de l'homme ». ”**

Concrètement, si tu as besoin d'une subvention pour mettre en place une tournée, est-ce qu'il y a des choses qui sont envisageables ?

Ouais, il y a le fond des cultures urbaines qui existe ici au Sénégal mais ça reste encore très compliqué car ça ne touche pas tout le monde, ça ne touche pas toutes les cultures urbaines. Ici, quand on parle des cultures urbaines, ça touche majoritairement le hip-hop. Alors que la culture urbaine c'est super large ! Et donc ce manque de subvention, d'aide de l'État, fait que cet espace est pris en charge par les instituts français, italiens, espagnols, allemands, etc. Ce sont eux qui mettent vraiment de la thune pour aider les artistes comme moi ou d'autres. C'est assez malheureux. C'est quelque chose pour lequel on se bat aussi. D'où la raison des assises. La seule fois où j'ai vraiment obtenu une subvention, c'est lorsque j'ai proposé un projet pour faire des workshops de beatmaking dans les écoles. Ça a été accepté parce que la personne en charge de ce projet était elle-même un artiste. Il bossait à la mairie, il est malheureusement décédé il y a quelques années et c'est quelqu'un qui a fait beaucoup ! D'où mon raisonnement : il faut que les artistes s'impliquent dans la politique, c'est comme ça qu'on peut changer les choses. Tu ne peux pas être artiste et ne pas avoir une part d'engagement, je pense. Après, je ne jette pas totalement la pierre à l'état ou au gouvernement. En tant qu'artiste, je pense qu'il y a aussi un énorme travail de montrer ce qu'on peut faire. Et quand je dis montrer ce qu'on fait, ce n'est pas juste la musique, c'est aussi l'envers du décor. Tout ça demande de produire un album, tout ça demande de produire un événement, un concert, une exposition, etc.

Tu es aussi Dj. Comment fais-tu la bascule entre toutes ces facettes ?

C'est un process assez fluide. J'ai commencé très tôt comme Dj à faire des soirées. Etant un gros fan de musique, c'est toujours un plaisir de partager ces découvertes et de faire danser les gens à la maison, donc ça a été très tôt, on va dire début 2000...

Tu es plus face A ou face B ?

Mon côté hybride dirait les deux faces mais mon côté rappeur dirait plutôt la face B parce que c'est sur la face B des vinyles qu'il y avait les instrus. Et à un moment donné, on cherchait les instrus. Ces dernières années, au Sénégal, j'ai beaucoup plus fait des Dj sets que de concerts de mon propre projet. Et c'est quelque chose que j'aime bien. Le processus est assez fluide. Je suis constamment en train de découvrir de nouveaux titres. Donc t'imagines que les disques durs sont pleins... C'est toujours un plaisir de faire découvrir des titres, c'est une autre énergie de faire danser les gens. J'ai aussi bossé à la radio et ça été une expérience incroyable !

C'était quelle radio ?

J'ai travaillé quelques temps dans une radio communautaire où j'étais beaucoup plus dans le « desk culture ». Et quelques années après, j'ai animé une émission pendant un an, chez Vibe Radio. Ça appartient au groupe Lagardère qui a toute une série de médias en Afrique. Et c'est une expérience incroyable parce que c'est un gros groupe commercial et ils voulaient que je playlist des trucs commerciaux, et là j'ai dit : « non, tout ce que vous ne jouez pas, c'est ce que je veux jouer ». C'était assez dur et compliqué au départ donc, mais quand ils se sont rendus compte qu'il y avait de la cohérence, que j'allais ramener cinq articles par jour ainsi que du contenu ils m'ont laissé faire. J'avais trois heures tous les jours, du lundi au vendredi, essentiellement des interviews, du live, des news. Ça m'a ouvert sur un autre public. Ça m'a permis d'injecter dans ce média quelque chose d'autre. J'ai eu des invités comme Karis, Tiken Jah Fakoly, Keziah Jones, autant que des artistes de la nouvelle scène d'ici, comme Sahad, tous mes gars y sont passés en fait ! Ça existe toujours à Dakar, c'est au Plateau, et tu as aussi ça à Abidjan, au Gabon...

Quel rôle ont les médias sur place pour les courants alternatifs et urbains, et qui sont-ils ?

En fait, le hip-hop a fait ce travail incroyable d'investir les médias. Depuis le début du hip-hop les artistes ont investi les médias avec des émissions de radio, de télévision. Donc ça c'est déjà un acquis incroyable. Maintenant pour les cultures alternatives, ça se passe essentiellement sur le net. Jean-Jacques Toué est un artiste camerounais qui depuis le Sénégal diffuse des contenus sur les musiques alternatives, mais ça se limite encore au mainstream.

Aujourd'hui, le hip-hop est prédomine ici, donc ça se limite à ça. Ce qui m'intéresse beaucoup serait de créer des plateformes pour ces formes d'expressions alternatives. Il y a quelques années, on a créé un site avec des musiques actuelles. On essaie de créer des événements aussi autour de ces formes d'expression. On est au début, c'est le hustle...

Malheureusement on ne peut pas y arriver sans l'aide de ces médias. La musique en général a besoin d'écho, c'est hyper important ! J'espère entendre à l'avenir plus d'émissions alternatives sur le Sénégal. Et où sont les lieux pour entendre ta musique à Dakar ?

On vient d'ouvrir un nouvel espace, un nouveau lieu. Le club s'appelle Artiste Du Daanu, qui veut dire littéralement : « l'artiste ne tombe pas ». Je m'occupe de la direction artistique. C'est le premier et le seul lieu où j'ai joué le projet Joola Jazz pour la release. Sinon j'ai fait beaucoup de Dj sets dans les différents lieux, mais le lieu principal pour diffuser ma musique c'est Internet. Malheureusement, je suis dans une niche, donc ça passe très rarement à la radio. À la télé, on n'en parle pas du tout. Donc, Internet est notre propre lieu où on essaie de ramener cette musique dans l'espace populaire.

Lorsque tu fais écouter ta musique à des personnes qui sont loin de ton univers, es-tu perçu comme un ovni ?

Ouais, carrément. On me connaît pour être l'alien de service ici ! Mais j'ai eu une expérience qui m'a vraiment aussi donné espoir. Avec notre collectif, on a fait beaucoup de choses pour la communauté de notre quartier, à Ouakam. Des événements gratuits en plein air gratuits, dont des projections, des performances, du théâtre, des concerts, etc. Et une fois, à la fin d'une projection, il y a mon pote qui me dit : « mais... il y a tous les jeunes, tous les enfants du quartier qui viennent pour regarder mais tu sais, ces jeunes, ils ne savent pas ce qu'on fait. Fais-leurs écouter, montre-leurs une de tes vidéos ! ». Et la lumière que j'ai vue dans leurs yeux quand ils ont vu notre travail m'a réconforté. Parce que les enfants, ils n'ont pas ces limites. Ils ne se disent pas « ah, ça, c'est bizarre » ou « ah, ça, c'est un clip de blanc ». Ils kiffent ou ils ne kiffent pas, c'est tout. Quand j'en ai l'occasion, je fais des trucs pour les gamins, c'est pour le futur, c'est quelque chose qui me motive aussi.

J'en profite pour rendre hommage au beatmaker Jacoss, qui a réalisé "L'été Sera Chaud" d'Antilopse ou "Boom Boom" pour Jango Jack, et qui nous a quittés cette année - paix à son âme ! Prof en ZEP à Villeneuve-Saint-Georges, il apportait toujours sa MPC afin de partager ça va avec ses élèves, et on ne se rend pas compte que c'est un outil puissant parce que tu as l'élève introverti avec qui tu vas réussir à communiquer... Quelle place occupe la langue française et la langue maternelle dans tes œuvres ?

Très bonne question, parce qu'en fait, à la base, mes parents étaient profs de langue. Ils étaient profs de français et d'anglais. Ce qui fait qu'à la maison, on parlait français et anglais. Ce sont les langues avec lesquelles on a grandi, en fait donc, les livres de la bibliothèque, c'était en anglais. Ensuite, il y a eu la musique, le rap, etc. Dans le hip-hop Lyrical Zone 3 il y avait des jeunes étudiants de partout en Afrique qui se sont retrouvés ici à Dakar et qui ont créé ce collectif. Notre point commun, c'était le français, on rappaient en français. C'était notre force et notre faiblesse. Au Sénégal, les gens disaient « Ouais, tu vas te rapper en français ? Surtout si t'es né et t'as grandi ici, tu vas te rapper en français ? » Il y a eu des débats anthologiques là-dessus. (Rires)

Comment tu te situais par rapport à ça ?

En fait, on ne rappaient pas juste en français. Le français qu'on utilisait, c'est le français d'Afrique. Au Congo, ils ont une façon de parler leur français. Au Gabon, ils ont une façon de parler leur français, au Cameroun aussi, en Côte d'Ivoire, etc. Il y avait ça et il y avait aussi le Wolof qu'on rajoutait et l'anglais, on rappaient en créole, donc pour nous c'est devenu plus une force qu'une faiblesse. Et de plus en plus, ces dernières années, j'ai beaucoup plus écrit en Wolof. Ce n'est même pas ma langue maternelle, on va dire que c'est la langue la plus parlée ici au Sénégal. Et ça m'a aussi fait me questionner sur la langue de ma mère, la langue de mon père, le Joola.

“ Les enfants n'ont pas ces limites, ils ne se disent pas : « ah, ça, c'est bizarre ou ah, ça, c'est un clip de blanc ». Ils kiffent ou ils ne kiffent pas, c'est tout. ”

Quelle est ta langue maternelle ?

Ma mère, c'est les Sérères, c'est les ethnies cousines. C'est justement le travail que je fais avec "Joola Jaaz". En fait, "Joola Jaaz" est un peu un prétexte pour revenir à ça, apprendre la langue si possible, comprendre la culture. Les langues véhiculent les cultures et il y en a de plus en plus. Aujourd'hui je veux beaucoup plus pousser ces langues-là.

J'écris beaucoup moins en français, même si je considère que le français est une langue du continent. Comme je l'ai dit, on l'a tellement détourné dans tous les sens, on se l'est tellement appropriée. Et puis l'espace francophone dépasse les frontières de la France. Donc c'est un rapport assez conflictuel. Il y a aussi tout ce rapport colonial, etc. Mais il y a aussi cette appropriation qu'on s'en fait. Qu'est-ce qu'on en fait, quels messages on délivre avec ça, qui on touche. Donc c'est aussi un développement, c'est aussi quelque chose qui évolue, c'est une dynamique.

Dis-nous en plus ?

Yes ! « Joola Jaaz » parce qu'il y a les Dioulas et les Joolas. Les Joolas sont au sud du Sénégal, la Casamance, mais je pense que la racine est la même. Et les Dioulas, tu les retrouves plus en Côte d'Ivoire. "Joola Jaaz" c'est une plongée dans l'univers de la culture Joola puis c'est aussi un pont entre le jazz et les musiques électroniques. Le point de départ ça a été de me rendre compte qu'il y avait un instrument entre le jazz et les musiques Joolas, un instrument partagé par deux cultures, c'est le saxophone. Au sud du Sénégal, t'as beaucoup de percussionnistes qui jouent le Bougarabou, c'est un instrument que tu retrouves beaucoup dans l'album. T'as les femmes ou les hommes qui clappent des mains ou qui ont des instruments pour tenir le rythme, et t'as aussi un sax qui accompagne et qui joue d'une manière très spéciale. J'ai grandi avec le jazz, et c'était la culture du côté de mon père, c'est quelque chose dont j'étais assez éloigné et donc je me suis dit « Ah ! Mais ça peut être intéressant de faire une hybridation justement, de faire une expérience où tu mélanges ces différents genres, ces différentes cultures ! » Du côté musical, c'est ça, et en termes d'idéologie, ou de concept, c'est le personnage d'Ibaaku qui revient dans le présent avec Alien Cartoon. Il était dans le futur, et dans "Joola Jaaz", il revient dans le présent, mais il revient avec une mission qui consiste à ramener des connaissances ancestrales dans le futur parce qu'elles sont totalement perdues dans le futur, les gens sont dans la merde dans le futur. Mais c'est un futur qui est... qui reflète notre présent. Le personnage d'Ibaaku est un peu un time traveler, il traverse le temps. Il y a cette temporalité circulaire qui est bien africaine et où le présent, le futur et le passé s'entrecroquent. C'est aussi un grand album collaboratif. J'ai travaillé avec des musiciens incroyables... du monde entier.

Oui, lâche les noms !

J'ai fait un pont avec le Cameroun parce qu'il y a un lien avec les Joolas ici et une certaine musique au Cameroun. Donc il y a Amaiah Makedah, qui a chanté sur "Nuit à Yaounde", c'est une super chanson. Il y a Willy Etoundi qui joue de la guitare Bikutsi, toujours du Cameroun. Aron Ottignon, un pianiste de jazz incroyable et talentueux basé à Berlin. Alibeta... Dioba qui chante sur "Btwinen", c'est une chanteuse mauritanienne. Brahim Wone à la guitare aussi, un sénégalais. Le principal chanteur de la piste est Mr Cool qui joue l'instrument, disons le fétiche de la culture des Joolas : le Bougarabou.

C'est de la percussion, une sorte de congas, mais très basse. C'est très mélodique. La principale colonne vertébrale de l'album, Mr Cool, qui est un grand succès à mon avis. Gianni Denitto, un saxophoniste italien que j'ai rencontré il y a quelques années. Nous avons fait cette chanson "Bumiro" il y a moins de dix ans. Comme je l'ai dit, c'est une grande collaboration avec des amis, et des rencontres sur Internet. C'est aussi une quête spirituelle, une quête de connaissance indigène, de connaissances ancestrales. Pour mieux connaître ma culture, la culture de l'art et la partager avec le monde, la développer, l'envoyer dans le futur. La mettre beaucoup plus en avant dans la culture populaire ici au Sénégal. Parce que c'est aussi un peu ghettoisé. La Casamance est le poumon vert du Sénégal. Il y a beaucoup de choses qui font que ça ne se développe pas. Il y a l'une des guerres les plus longues du continent. Il y a beaucoup d'intérêts là-bas aussi. Les Chinois, les Portugais, qui viennent décimer la forêt. C'est un endroit intense, dense, riche en patrimoine. Donc musicalement, c'est ce que j'ai essayé de montrer.

Allez écouter l'album "Joola Jaaz" ! As-tu quelque chose à ajouter ?

Yes, peace, love. Merci pour l'intérêt porté à mon travail, merci pour cet entretien. Beaucoup plus d'amour et comme on dit en Wolof : « L'homme est le remède de l'homme » je vais terminer sur ça.



TALENTUEUX PRODUCTEUR ANGLAIS, ALPHA STEPPA A FONDÉ LE LABEL INDÉPENDANT STEPPAS RECORDS EN 2010 ET COLLABORÉ DEPUIS AVEC DE MULTIPLES ARTISTES. ANCRÉ DANS LE REGGAE ROOTS ET UK DUB, SON STYLE UNIQUE S'ENTREMÊLE AUX SONORITÉS ÉLECTRONIQUES ET BASS MUSIC. DANS LA LIGNÉE DE SON PÈRE ET SA TANTE, MYTHIQUE DUO ALPHA & OMEGA, IL CRÉE UNE MUSIQUE PUISSANTE, CONSCIENTE ET ÉCLAIRANTE. RENCONTRE AVEC UN ESPRIT LIBRE ET REBELLE, À L'IMAGE DES PIONNIERS DU DUB.

A photograph of DJ Alpha Steppa performing at a club. He is in the foreground, wearing a dark jacket, looking upwards with his right hand raised. He is holding a small electronic device, possibly a mixer or a controller. In the background, a crowd of people is visible, some with their hands raised, under colorful stage lighting. A large green circle with the text "ALPHA STEPPA" is overlaid on the right side of the image.

**ALPHA
STEPPA**

A yellow circular bubble containing a quote from Alpha Steppa.

**“J'expérimente
librement, sans
crainte de faire
quelque chose
de radical.”**

Tu as joué plusieurs fois au Dub Camp, festival Reggae & Dub Sound System de référence en France : comment était-ce cette année ?

Absolument fantastique ! J'ai vraiment adoré chaque seconde. C'est une année spéciale pour les festivals. De bonnes vibes dans l'air, peut-être grâce aux résultats positifs des élections ici en France. Nous pouvons ressentir comme un soulagement. Une petite pause de l'extrême droite et des haineux. Et Dub Camp est unique grâce aux gens. Tous les participants, organisateurs, bénévoles et artistes sont sur la même longueur d'onde, unis par notre amour du dub et du sound system.

Tu es un pont entre les générations. Avec un héritage musical énorme, tu as fait ton chemin et créé ton propre son. Comment vois-tu ta position spécifique dans le dub ?

Merci ! En fait mon nom de famille est Bridge (rires). J'ai commencé spontanément parce que j'aime faire de la musique. Puis les gens sont venus me demander de jouer. Je suis heureux de voir l'impact de la musique sur les gens. Parce que ce qui m'intéresse, c'est essentiellement ce que la musique fait ressentir. Si cela peut améliorer votre journée, votre semaine, même pour quelques minutes. Apporter joie et bonheur. Finalement c'est pour ça que je suis ici.

Tu collabores avec beaucoup de chanteurs à travers le monde. Au Dub Camp, tu as joué avec Awa Fall. Quelle est l'histoire de votre connexion ?

Nous travaillons ensemble depuis longtemps. Nous avons enregistré Awa pour la première fois quand elle avait 14 ans, donc très jeune. Elle a chanté toute sa vie, elle adore ça. Nous n'avons pas cessé de faire de la musique ensemble depuis que nous avons commencé. Et d'une manière très collaborative. Parfois, elle écrit les paroles sur la chanson et je construis le riddim, l'instrumental. Parfois j'écris la chanson, les paroles, je joue de la guitare ou du clavier. Je lui envoie le morceau et elle l'interprète à sa façon. L'album "What a Joy" a été créé de cette façon, c'est vraiment une coopération dans laquelle la musique, les mélodies et les paroles sont partagées entre nous deux. Ça se manifeste à travers nous, comme un tout, en tant qu'entité. J'espère que vous pouvez entendre cette connexion spécifique dans notre musique.

Avec le projet #Streetsdub, tu joues dans la rue avec de nombreux artistes invités, chanteurs ou musiciens. Explique-nous ce concept ?

La plupart du temps, c'est complètement spontané, encore une fois. On a une idée de ce qu'on va faire, où on va et on y va ! Il est intéressant pour nous d'être dans un endroit spécifique, avec une signification qui se reflète aussi dans les paroles. Parfois, j'écris quelque chose pour expliquer aux gens intéressés d'en apprendre plus sur notre message, c'est comme une plateforme.

Au-delà de la joie et du divertissement, nous faisons ça pour sensibiliser, éclairer les questions sociales et de droits de l'homme. Peut-être informer les gens qui ne le sont pas. Et ensuite, grâce à cette information, vous vous faites votre propre opinion. Cela compte beaucoup pour nous. Une autre raison pour laquelle je le fais, c'est parce que ça nous emmène, les chanteurs et moi, en dehors de notre zone de confort, du studio ou de la scène. Dans un environnement particulier, ça crée une sorte de magie. Ça produit quelque chose de nouveau, une interprétation différente de la chanson. Nous adorons faire ça.

Ce genre de spontanéité qui colle avec la tradition jamaïcaine...

Très bon point. Par exemple, le 72ème épisode de #Streetsdub, c'est au Mexique, dans un restaurant de quesadillas. Nous étions là avec Joe Yorke et Nai-Jah pour enregistrer une chanson. Deux mexicains de la région sont venus faire du reggaeton. Je les ai invités à nous rejoindre. C'était une fusion spontanée, magique, magnifique. Très cool de connecter ces talents. Je l'ai joué au Dub Camp parce que ça résonne pour les gens. De la rue au sound system, c'est une dynamique intéressante.

Ça demande beaucoup de travail pour enregistrer en une fois, n'est-ce pas ?

Oui. C'est un travail accumulatif, au fil des ans. Pour tout le monde. Pour moi, c'est de prévoir le concept, d'enregistrer et mixer. D'une façon qui fonctionne bien, parce que c'est complètement différent du studio. Et puis aussi pour les chanteurs. Ils s'entraînent depuis des années pour être bons.

Quel serait ton lieu de rêve pour #Streetsdub ? Et si tu pouvais ressusciter un artiste avec qui jouer ?

Pour être tout à fait honnête, j'aimerais bien aller sur la lune. Je ne pense pas que j'aimerais ressusciter quelqu'un. Vous pouvez ressusciter des artistes avec l'IA maintenant, mais je ne pense pas que ce soit une bonne idée non plus.

Pour toi, quelle est la symbolique du dub ?

Bonne question. Je sais que tout le monde a une opinion différente, c'est controversé. Pour moi, évidemment, ça remonte à Lee Scratch Perry, King Tubby et d'autres ingénieurs des années 70 en Jamaïque. Mon point de vue est que ce qu'ils faisaient était visionnaire, radical et expérimental. J'imagine que beaucoup de gens à cette époque, qui étaient habitués à écouter ou faire de la musique reggae, n'ont peut-être pas aimé, genre « qu'est-ce que vous faites avec notre musique ? ». Ils mettaient des effets, les distordaient, les remixaient, les changeaient radicalement. C'était probablement difficile pour beaucoup de gens. Mais d'un autre côté, le public a adoré quand c'était joué. On peut monter la basse, les riddims et tout ça. Comme une nouvelle expérience, ça crée cette session en direct où les gens peuvent sauter sur le micro et l'interpréter d'une toute nouvelle façon. C'est toujours unique.

Pour honorer ces pionniers, j'essaie de faire la même chose. Au lieu d'essayer d'imiter ou de créer ce qu'ils ont fait, je fais juste les choses à ma façon. J'expérimente librement, sans crainte de faire quelque chose de radical. Parce que je veux respecter ce message fondamental, le concept et l'expérimentation de la musique dub et rebelle. La tradition rencontre l'innovation.

Analogique vs nouvelles technologies : quelle est ta préférence ?

C'est un sujet brûlant et toujours d'actualité. Objectivement le numérique est mieux, mais l'analogique peut être subjectivement meilleur. Cependant, la chose la plus importante est la source de la musique et ce qu'elle vous fait ressentir.

Comment ressens-tu l'influence de tes émotions en faisant de la musique ?

Ma musique est faite de sentiments. Ce sera toujours la priorité pour moi, l'émotion dans ma musique. Ce que je ressens, où je suis, avec qui je suis et ce que je traverse affecte définitivement ma musique. D'autre part, la musique affecte ce que je ressens, elle fonctionne dans les deux sens. La créativité et l'expérience de la créativité travaillent en cercle. D'une manière générale, j'espère que ma musique fait du bien aux gens, mais pas nécessairement, car la mélancolie, la nostalgie et même la colère sont des sentiments importants à affronter.

Que diffuses-tu sur la Steppas web radio ?

C'est en streaming 24/7 sur YouTube depuis le 4 février 2021 ! Nous incluons de la musique de divers artistes de notre label Steppas Records. Depuis 2024, il y a 543 chansons soit 35h et 171 dubplates soit 11h. Et chaque chanson est suivie par le dub mix !

Plusieurs sons en sanskrit : Rig Veda, recueil d'hymnes sacrés, Sannyasa, chemin de renonciation... Quel est ton lien avec la spiritualité ?

Depuis ma vingtaine, je suis inspiré par la spiritualité et le mysticisme orientaux, mais pas exclusivement. Je trouve mon inspiration dans certaines branches de l'hindouisme, notamment l'Advaita Vedanta ou le non-dualisme. J'emprunte aussi la sagesse du bouddhisme ! J'ai vécu avec une incroyable nonne bouddhiste pendant plusieurs années et elle m'a appris à méditer.

Une attention particulière est portée à l'art sur tes albums, très beaux avec des animaux en noir et blanc. Qui est l'artiste derrière ?

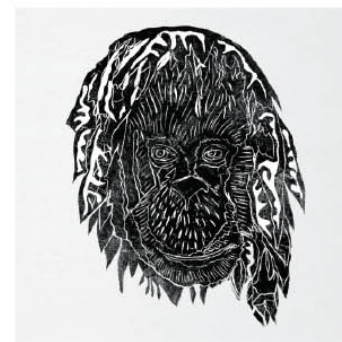
C'est ma mère. Elle utilise des techniques d'impression à la planche de bois et au lino. Le premier album présentait un tigre et une pie, communs dans l'art populaire coréen, Minhwa. J'ai choisi ça parce que j'ai commencé à l'époque où je vivais en Corée, et que j'étais très inspiré par la culture. Nous avons décidé de maintenir ce style et d'utiliser un animal différent pour chaque album, qui d'une certaine manière représente la musique ou le message. Dédicace à ma mère, c'est une artiste géniale ! Les gens m'envoient souvent des photos de l'art de ma mère tatoué sur leur corps, ce que je trouve vraiment cool. Je ne suis pas vraiment sûr de ce que ma mère en pense, elle sourit et hoche la tête.

Quel est le message à retenir de ta musique ?

Le fondamental est la compassion. Essayer de la cultiver, afin que nous devenions plus proches en tant que personnes, plus attentifs, plus aimants. Plus égaux en tant qu'êtres humains, en tant qu'animaux, en tant qu'écosystème sur cette planète. Aussi, dernièrement, j'ai été, comme beaucoup d'entre nous, affecté par ce qui se passe à Gaza en Palestine. La musique que nous créons est naturellement axée sur l'égalité des droits et la justice. Si nous chantons ou dansons sur un morceau à ce sujet, nous devrions le soutenir. La voie vers la paix est pavée d'égalité des droits et de justice.

Quels sont tes projets à venir ?

J'ai un nouvel album qui sort en octobre, appelé "Collision of an Ancient Mind and a Modern World".



DJ TO NER

DIGGER ET BEATMAKER, DJ TONER QUITTE LE CONSERVATOIRE POUR S'IMMERGER DANS LE MOUVEMENT BOOM BAP DES 90'S. SA VIE EN STUDIO PREND LE DESSUS SUR CELLE DE DJ DE CLUB. LE JAZZ-HOP DEVIENT SA PRÉOCCUPATION ET DEPUIS SON STUDIO À GRENADE, EN ESPAGNE, IL PRODUIT DES BEATS MARIANT INSTRUMENTS MÉCANIQUES ET DIGITAUX. SOUCIEUX DE S'ENTOURER DE MUSICIENS ET DE TECHNICIENS SUPER QUALIFIÉS IL LANCE " OUTSIDE ", SON TROISIÈME ALBUM ÉPAULÉ PAR ERIK TRUFFAZ, JORDE PARDO ET NOMBRE DE TALENTS. RENCONTRE AVEC UN PASSIONNÉ.

“ Ma vision du monde est «OutSide», de la tendance de la consommation numérique... ”

Avant d'être majeur, à 16 ans tu décroches ton premier job. Quel souvenir gardes-tu ?

Je ne me souviens pas très bien de mes débuts, j'ai été absorbé par la passion. Je n'aurais jamais pu imaginer que j'y consacrerai ma vie. J'ai fait mes premiers pas dans la musique avec des cassettes, et lorsque j'ai commencé à gagner de l'argent j'ai collectionné des disques. Je me suis inscrit au conservatoire à 17 ans et je n'ai pas terminé car la musique classique m'ennuyait à l'époque. C'est le hip-hop et la musique de rue qui m'ont appris à créer mon univers sonore.

Ton studio a-t-il évolué depuis tes débuts ?

En 1996, après des années en tant que Dj et influencé par la scène européenne de l'époque, j'ai commencé à produire de la musique house avec mon premier Roland C03 et un ordinateur très basique qui ne permettaient qu'un travail lent mais très créatif. Actuellement, j'ai un studio très avancé et je préfère composer avec des instruments analogiques pour ensuite produire un son plus électronique. Je produis avec Logic audio et j'adore tous les plug-ins d'Arturia et d'Universal Audio. Je travaille pratiquement de la même manière que lors de mes derniers albums, sauf que pour mon nouvel album "OutSide" j'ai fait appel à un studio externe pour enregistrer les batteries.

A la fin des années 90 tu formes Domestic Jazz Collective...

Ce projet est né juste en parallèle lorsque je travaillais pour l'artiste Enrique Morete dans son studio. À l'époque, mon idée était de créer un groupe qui interpréterait acoustiquement mes productions de musique électronique. Alors j'ai cherché les musiciens les plus ouverts d'esprit de la scène locale.

A partir de quel moment germe dans ta tête l'idée d'un quartet ?

En fait, j'utilise le terme quartet en référence au groupe de jazz que mais sur scène et pour les enregistrements nous sommes généralement plus de quatre musiciens. Les musiciens de mon groupe ont été soigneusement choisis pour leurs qualités personnelles et techniques. Ils viennent de villes différentes, ce qui complique les choses, mais ce sont les bons musiciens. Je les ai tous rencontrés au cours de mes voyages incessants.

Ce n'est pas ta première collaboration avec Erik Truffaz, tu as partagé la scène avec ce trompettiste il y a dix ans déjà...

Erik Truffaz est une référence pour moi. Sa façon de réinterpréter le jazz à travers le genre électronique, son professionnalisme et son amour de la musique sont les qualités qui m'ont séduit. Travailler avec lui, savoir qu'il aime ma musique, et qu'il aime jouer avec nous est une grande motivation pour moi. Le seul bémol c'est son emploi du temps chargé qui nous empêche de multiplier les occasions de jouer ensemble.

Pourquoi as-tu choisi d'appeler ton nouvel album "OutSide" ?

C'est parce que ma vision du monde de la musique et de la culture en général sont complètement "OutSide", hors des sentiers, de la tendance actuelle de la consommation numérique et du circuit des grands festivals qui font de la musique un paradigme auquel je ne m'identifie pas.

Les basses sont remarquables, il y a aussi de la contrebasse, pourquoi y a-t-il deux bassistes ?

Les deux musiciens font partie de mon cercle d'amis le plus proche, mais Alfonso Alcalá travaille pour un chanteur très renommé en Espagne. Et il n'est donc pas toujours disponible pour être présent en studio avec moi. Cela ne l'empêche pas de participer à certaines chansons de mes albums. C'est pourquoi je sollicite un second bassiste, Felipe Aguilera. Malgré son jeune âge et qu'il vit actuellement à Amsterdam, il est le bon musicien dont j'ai besoin pour mes concerts.

Et comment c'est passé l'enregistrement pour "OutSide", étiez-vous tous ensemble en studio, je crois que tu joues de la batterie aussi ?

Je compose généralement les chansons en mode beatmaker, puis je rencontre les musiciens un par un en studio pour réinterpréter chaque partie et corriger mes erreurs de mauvais musicien (rires). C'est un processus lent mais très efficace pour moi. Je joue habituellement de la batterie comme un étudiant ou avec des pads. Je crée mes rythmes, puis je compte sur Marc Ayza, un batteur unique sur la scène du jazz.

Il y a souvent des scratches dans ton album mais tu ne sembles pas préoccupé par les tendances de la scène turntablism...

Le turntablism fait partie de ma vie. Je n'aime pas les Djs qui se produisent qu'en mode exhibition ; ils répètent tous les mêmes choses. Au-delà de l'obligation de démontrer ses compétences en scratches, je considère qu'il s'agit d'un instrument de musique comme un autre. Actuellement, ce monde est devenu plus exhibitionniste, ignorant ce qui est vraiment important.

Quelle est la place du sample, re samples-tu les musiciens qui jouent pour toi ?

J'échantillonne directement à partir des disques vinyles de ma collection. Dans notre cas, le processus est très différent. Les musiciens rejouent inspirés de mes boucles. J'ai également tendance à jouer avec leurs sons, mais je ne fais rien qui ne puisse pas être joué plus tard en live, sans séquenceur, ni métronome.

Peux-tu nous parler du titre "Flama" ?

C'est une chanson qui fusionne parfaitement trois styles : le jazz, le flamenco, et le hip-hop. L'échantillon de guitare provient d'un très vieux disque de flamenco de Pepe Pinto.

Le flûtiste Jorge Pardo est très talentueux...

C'est un grand musicien, lauréat d'un Grammy avec Chick Corea avec qui il jouait beaucoup. C'est lui qui m'a demandé de participer à ses concerts lors d'une tournée. Jouer avec lui est vraiment magique, il est très puissant. J'apprends toujours de lui, et quand je l'appelle pour mes albums et qu'il me dit : "oui", c'est comme un cadeau de la vie.

Je sais que c'est une question difficile mais as-tu un titre favori ?

Je ne saurais dire lequel est le meilleur pour moi, peut-être "Fanega" et "Esperanza" pour leur originalité.

“ Via le centre de documentation d'Andalousie, nous avons de vastes archives et des instruments de l'époque, que nous utilisons dans pour notre prochain album. ”

Parfois l'œuvre est déjà aboutie mais nous avons besoin d'être rassuré et sollicitons un ingénieur du son pour faire le mastering... Pour cet album tu as Daniel Molina. Tu vas plus loin avec lui, comment avance vos recherches sur le Swinging Paris artists circa 1900

Daniel fait partie de la nouvelle génération de musiciens et de techniciens super qualifiés en Espagne. Comme je suis un autodidacte, c'est formidable d'avoir un élément comme lui qui, en plus d'être musicien, est un technicien avancé et un anthropologue musical. Cela m'a amené à m'immerger dans un processus de recherche via le centre de documentation d'Andalousie, où nous avons de vastes archives et des instruments de l'époque, que nous utilisons dans le processus de notre prochain album.

Choisir ce lien entre les compositeurs espagnols et français de l'époque, c'est plonger dans les débuts de la musique moderne qui a influencé plus tard les compositeurs de jazz américains. C'est une régression totale pour continuer à expérimenter.

Ce genre de boom bap jazzy est apprécié au Japon, es-tu connecté avec le pays du soleil levant ?

Je cherche à établir un lien avec la scène japonaise. J'ai quelques fans là-bas, mais je n'ai pas encore de liens avec l'industrie musicale. J'aime cette culture et j'étais sur le point de m'y installer il y a quelques années. J'aimerais sortir une édition spéciale pour l'Asie, car nous prévoyons d'y jouer en 2025.

Tu es bien entouré pour la sortie de cet album : Gyat, Tangential Music, Institut Français... Parles nous de ta rencontre avec Lee Bright, et de cette nouvelle façon de travailler ?

Je connais Lee depuis l'époque où il travaillait chez BBE Records. À l'époque, je travaillais avec Mc BluRum13 des États-Unis. Et dès le début de ma relation avec mon agence de management nous avons été clairs sur le fait que ma musique devait sortir d'Espagne, le Royaume-Uni était le pays en ligne de mire. Nous avons donc misé sur la réputation et la longue expérience de Lee. Le monde de la musique est difficile, mais si vous vous entourez de gens purs, tout est plus motivant.

Je crois que le Lp est déjà épuisé, prévoyez-vous une nouvelle édition, des remixes ?

Il reste encore quelques copies, mais je suis sûr qu'elles se vendront rapidement comme l'album précédent. Nous pensons à une édition pour l'Asie et à des remixes sur 7" pour 2025.

Justement, fais-tu encore des remixes ?

J'aime créer et je n'ai pas de méthode récurrente. Je m'adapte selon la chanson. Généralement je ne m'oriente pas vers une version pour les clubs, il y a toujours de très bons producteurs pour ce registre. Ma méthode consiste plutôt à écouter et à réfléchir.

T'intéresses-tu à la scène jazz de Londres...

Je suis très attentif à tout ce qui se passe au Royaume-Uni. C'est sans aucun doute le berceau de l'évolution musicale en Europe. Des artistes comme Alfa Mist ou Nubia García, etc. sont de bons exemples. Le jazz est la porte d'entrée la plus digne pour la musique décente.

“Je préfère l'atmosphère des clubs de Barcelone, où je suis plus souvent qu'à Grenade.”

Ton meilleur souvenir en tant que Dj?

J'ai commencé dans les années 80 en tant que Dj résident. Ce que je préfère, c'est joué dans un club avec un public que je connais déjà. J'ai partagé l'affiche avec de grands Djs comme Vadim, Dj Food, Terminator de Public Enemy, etc. Je me souviens toujours de la liberté que l'on ressentait dans les clubs dans les 90's. Aujourd'hui, tout est plus artificiel, beaucoup plus coûteux pour le public, ce qui signifie que tout le monde ne peut pas aller dans un club. Mon meilleur souvenir est une décennie entière de fantaisie et de liberté. Aujourd'hui, tout est trop soumis au succès sur les réseaux sociaux.

Et ton pire souvenir ?

Pendant quelques années, j'ai joué dans de grands festivals. En voyant des milliers de jeunes de 16 ans hors de contrôle et jouant avec des drogues au point de voir des gens mourir, j'ai complètement quitté ce monde...

As-tu une grande collection de vinyles ?

Ma collection c'est ma vie, mais je ne connais pas la quantité. J'ai beaucoup plus de 12 inch. J'ai de tout, comme des classiques de jazz à la house, en passant par la musique minimaliste. Mon rituel est d'acheter des disques dans chaque ville que je visite. Je préfère mes vinyles de hip-hop instrumental et old school, mais j'aime tous mes disques de la même manière. En ce moment, j'écoute beaucoup d'artistes comme El Michels Affair, le label Royal Crown, ou encore The Philharmonik.

Sinon comment a évolué la scène hip-hop et le milieu clubbing à Grenade ses dernières décennies ?

Comme dans d'autres villes, le tourisme massif et les algorithmes influencent fortement les nouvelles générations. J'attends toujours une musique qui me représente dans les nouvelles générations. Ici, le reggaeton et les médias sociaux ont fait beaucoup de dégâts. Dans les clubs, il n'y a même plus de platines pour jouer des vinyles. Nous vivons une époque de changement, mais il y a toujours une petite résistance, donc il y a un peu d'espoir. Mais je préfère l'atmosphère des clubs de Barcelone, où je suis plus souvent qu'à Grenade.

As-tu d'autres passions que la musique ?

La vie à la campagne, mon jardin, les animaux. Ah ! et le basket aussi, mais le corps ne suit plus (rires).

Un dernier mot ?

J'aimerais vous parler de mon prochain concert à Londres, le 6 octobre, au Jazz Café. C'est la première fois que j'y joue avec mon groupe, et j'en suis ravi. Je te remercie de m'avoir accordé du temps.



@djtoner_official





RODION & MAMMARELLA



EDOARDO CIANFANELLI AKA RODION ÉTAIT DESTINÉ À ÊTRE UN ORGANISTE CLASSIQUE. MUSICIEN HORS-PAIR, IL EST FINALEMENT DEvenu PRODUCTEUR DE MUSIQUE ÉLECTRONIQUE, RÉVÉLÉ EN 2007 AVEC LE EP "ROMANTIC JET DANCE", ET N'A PAS ARRÊTÉ D'INNOVER DEPUIS. SON POTE, FABRIZIO MAMMARELLA RÉUSSIT DANS TOUT CE QU'IL ENTREPREND : À LA FOIS DJ, PRODUCTEUR ET PATRON DE SLOW MOTION ET WRONG ERA RECORDS. TOUS DEUX SONT ITALIENS ET PARTAGENT DES INFLUENCES ITALO DISCO, HOUSE ET NEW WAVE. ENTRETIEN À L'OCCASION DE LEUR DERNIER LP "MUSICA E COMPUTER"

"Musica E Computer" est votre quatrième collaboration. À côté, chacun d'entre vous a participé à de nombreux autres projets en duo au cours de vos carrières respectives. Produire de la musique électronique, c'est mieux à deux ?

Mammarella : Tout commence avec le respect mutuel. Avec Ed, on aime travailler ensemble, d'ailleurs on ne travaillerait pas avec quelqu'un qu'on n'apprécie pas. La clé c'est vraiment le respect artistique et l'échange d'un feeling commun.

Rodion : Parfois tu travailles avec quelqu'un que tu respectes mais avec qui tu ne partages pas une superbe connexion personnelle. Au final tu perds beaucoup de temps. Avec Fabrizio nous sommes de vieux amis avant tout, alors tout est fluide. Après de nombreuses années à travailler ensemble, nous avons beaucoup amélioré la façon dont nous faisons de la musique.

M : Oui, on a trouvé un bel équilibre de travail, et notre compréhension mutuelle est si fine que nous pouvons travailler sans problème d'égo, ce qui est très satisfaisant. Le but principal reste de produire de la musique qui nous plaît, bien entendu !

R : Après, produire de la musique avec un ami, c'est aussi l'occasion de prendre du temps pour les choses vraiment importantes : boire du bon vin et passer du bon temps ensemble !

Vous partagez la même passion pour les synthés et les atmosphères vintage...

R : Oh tu sais, aujourd'hui j'ai 47 ans, alors ces atmosphères, ça vient tout simplement de mon enfance. Que ça soit Dario Argento, John Carpenter, la new wave, même si ça sonne vintage, en fait ce ne sont que les sons avec lesquels j'ai grandi. M : Même chose pour moi (Fabrizio est un peu plus jeune - ndr). Même les pubs ou les dessins animés étaient produits avec les mêmes machines à l'époque, c'était vraiment la musique avec laquelle on évoluait au quotidien. Le vintage dont tu parles n'est pas une attitude, c'est vraiment qui nous sommes.

R : Étant donné qu'on aime cette musicalité, c'est important de trouver les synthés qui sonnent vintage, parce que c'est comme ça que je vais trouver la magie que je recherche quand je fais de la musique. Je n'essaie pas de faire de la musique qui rappelle les 80's. Et puis tu sais parfois, un vieux piano d'il y a 30 ans résonne mieux qu'un synthé japonais pourri (même s'il y a bien sûr de très bons synthés japonais !). On essaye juste de trouver le bon matos.

M : On essaye de faire de la musique moderne avec du vieux matos. Pas l'inverse.

Fabrizio, pourquoi Slow Motion (au ralenti), pourquoi ce choix d'une techno ralentie ?

M : Malgré ce nom, il faut savoir que le label Slow Motion n'a rien à voir avec la notion de vitesse. Quand on a commencé en 2009, on voulait surtout promouvoir la musique électronique faite par les artistes italiens et couvrir un panel vraiment large de genres, Slow Motion a plus de 80 releases à son actif. Même si on a eu des hits assez lents comme Sambaca, tiré du "Back Guru" Ep, un projet de Rodion et Hugo Sanchez, Slow Motion a toujours été une philosophie plus qu'un style lié aux bpm. On a de la techno, de la house, du disco, un peu de tout. C'est un peu comme le concept de "slow food" en fait : profite de ce que tu écoutes, prends ton temps et partage de la bonne musique de qualité.

Comment tout a commencé entre vous ?

R : Tout a commencé en 2006 quand j'ai sorti mon premier Ep "Atala Ride" sur Gomma Rec. Le lendemain on m'invite à jouer à Pescara où il y avait de super teufs à l'époque. On s'est rencontrés là-bas avec Fabrizio et on est restés proches depuis ! En fait, je le connaissais déjà parce qu'il avait déjà sorti des tracks et qu'on avait une connexion via Hugo Sanchez et Dj Athome (Front De Cadeaux). Le premier Ep "Appenini" qu'on a sorti ensemble sur Slow Motion en 2012 était une référence à ces magnifiques montagnes où on a passé de très bons moments, et qui sont situées entre nos deux régions respectives (Rome pour Rodion et Chieti pour Fabrizio). On a aussi voyagé ensemble, au Mexique entre autres. Bref on a vraiment passé plein de super moments.

M : Une fois Edoardo m'a dit : "Faisons de la musique ensemble, on devrait devenir les nouveaux Lindström & Prins Thomas !" (rires). Alors il est venu dans mon studio à Chieti, et on a sorti notre premier disque. Je réécoutais ces morceaux l'autre jour et je les trouve toujours géniaux ! C'est ce que j'aime le plus à propos de nos collaborations : elles sont hors du temps et ne vieillissent pas. On ne suit pas les tendances et c'est peut-être ça notre secret.

Pouvez-vous m'en dire plus sur la genèse de votre dernier Ep "Musica E Computer", enregistré au Museo del Synth Marchigiano, à Macerata, en Italie ?

M : J'ai un ami qui connaît la personne qui gère le musée. Ce musée a besoin d'avoir des artistes qui viennent utiliser ses instruments, et ils ont également besoin de rayonnement au-delà de la ville de Macerata. Ils le méritent d'ailleurs, c'est un endroit incroyable ! Alors ils m'ont ouvert leurs portes et m'ont donné carte blanche pendant trois jours pour enregistrer ce que je voulais. J'ai immédiatement décidé d'en parler à Edoardo, sans lui je n'en aurais probablement rien sorti, surtout en trois jours. J'avais besoin de quelqu'un avec à la fois une grande maîtrise technique et un grand sens artistique. J'ai vraiment de la chance de l'avoir comme ami.

R : En fait, tout a commencé pendant la covid, ça faisait longtemps qu'on ne s'était pas vus. Fabrizio m'en avait parlé, mais je ne m'attendais pas à ce que le musée soit aussi bien, c'était dingue. Ces gars un peu fous qui ont collectionné à peu près chaque synthé produit en Italie depuis 40 ans, et en plus, des synthés qui fonctionnent toujours ! La plupart des producteurs de synthés italiens historiques comme Elka ou Crumar venaient de cette région, les Marches. C'était vraiment des grosses entreprises, notamment grâce au marché des orgues installés dans les églises. Ils avaient plein de très bons ingénieurs, très créatifs qui ont fabriqué des centaines de synthés. Parfois des prototypes sortis en un seul exemplaire, qu'on a pu utiliser pendant nos sessions d'enregistrement ! On a vraiment eu accès à des machines souvent très rares et en plus on avait l'aide d'Agostino, le responsable technique du lieu, qui est également un très bon musicien et producteur. Pendant les deux premiers jours sur place je pouvais à peine parler tellement j'étais scotché. On voulait tout tester ! On a commencé par enregistrer plein de boîtes à rythmes et ensuite on a ajouté des couches de synthés différents. Fabrizio a eu le génie pour venir sélectionner les meilleures parties (Rodion fait un parallèle avec la pratique viticole consistant à choisir les meilleures grappes de raisin pour le vin - ndlr), et l'album était prêt en un rien de temps !

M : Le processus de création de l'album a vraiment été fluide. On a fini les arrangements en un peu moins de deux semaines.

Avec autant de matériel musical, vous devez avoir de quoi sortir un second album, non ?

M : Non, on a vraiment exploité tout ce qu'on avait ! Par contre, on devrait retourner enregistrer de nouvelles choses prochainement là-bas car on m'a réclamé la suite !

Où se situe l'Italie sur la scène électronique aujourd'hui ?

M : L'Italie a beaucoup de grands artistes et de grands musiciens électro mais on manque de lieux pour les mettre en avant. La scène clubbing est très pauvre si on compare avec ce qui existe chez nos voisins. Pour 200 clubs à Berlin, on en a peut-être 10 à Rome. On a besoin de plus de clubs, plus de lieux.

R : Je suis d'accord avec toi, l'Italie est un peu négligée et isolée de la scène électronique européenne... Mais d'un autre côté il y a l'avantage de pouvoir développer une culture underground, une culture dans laquelle les artistes ne font pas comme ce qu'il se passe ailleurs, n'essaient pas forcément de devenir célèbres. C'est très particulier et très intéressant également.

M : Oui, l'absence de cette scène est aussi une occasion de créer sa propre scène.

R : C'est un peu comme l'histoire de l'italo-disco : ils n'avaient jamais vraiment croisé les artistes noirs, mais ils ont finalement créé leur propre style et c'est resté !

Que pensez-vous des lois anti-rave de Meloni, le 1^{er} ministre d'extrême droite ? Est-ce que cela a nui à la scène électronique ?

R : Oublions cette m... et vivons ! Malheureusement, c'est ça le monde dans lequel on évolue aujourd'hui. Tout ce qu'on peut y faire, c'est essayer d'être de meilleures personnes, de faire de la meilleure musique et d'être des gens plus civilisés.

“ Pour 200 clubs à Berlin, on en a peut-être 10 à Rome. On a besoin de plus de clubs, plus de lieux. ”

Rodion, tu as déjà déclaré que jouer de la musique électronique Live est souvent plus excitant dans des pays où la scène est moins développée. Où est-ce que vous arrivez chacun à prendre le plus de plaisir ?

R : Effectivement parfois c'est vraiment lassant de jouer quand les gens sont blasés ou quand ils ont perdu leur curiosité. À Rome par exemple, les gens sont souvent beaucoup plus curieux qu'à Londres, Paris ou même Berlin !

M : Jouer en Asie est vraiment une expérience incroyable. Peut-être parce qu'ils n'ont pas notre historique de dubbing. D'un point de vue musical, ils sont en train de vivre ce que nous avons vécu dans les années 90. La première fois que j'ai joué en Chine, l'énergie que j'ai ressentie était hallucinante. Au Japon il y a peu, j'ai ressenti un énorme respect pour le sound system et pour les artistes. Il y a également de très bonnes vibrations au Mexique.

Parlez-nous de vos projets à venir ?

R : Dernièrement j'étais plus sur de la musique classique, j'ai passé un diplôme en composition. Je tourne encore également sur des sets électro ici et là mais de manière moins intense qu'auparavant. Je ne savais pas qu'on avait une occasion de venir enregistrer la suite de "Musica E Computer", super excité par la perspective de retourner au Museo del Synth et de travailler à nouveau avec Fabrizio !

M : De mon côté je finis quelques remixes pour des artistes anglais et italiens comme Il Bosco et IMS International Music System, un label pionnier de l'italo disco qui tourne depuis 1983. J'ai sorti des nouveaux sons avec Philip Lauer pour notre projet Black Spuma, et avec mon associé Franz Scala pour notre projet Sesto Senso. Enfin, Slow Motion Records va être distribué par K7! music, grosse entreprise internationale de distribution. C'est une super nouvelle pour le label, l'avenir s'annonce radieux !

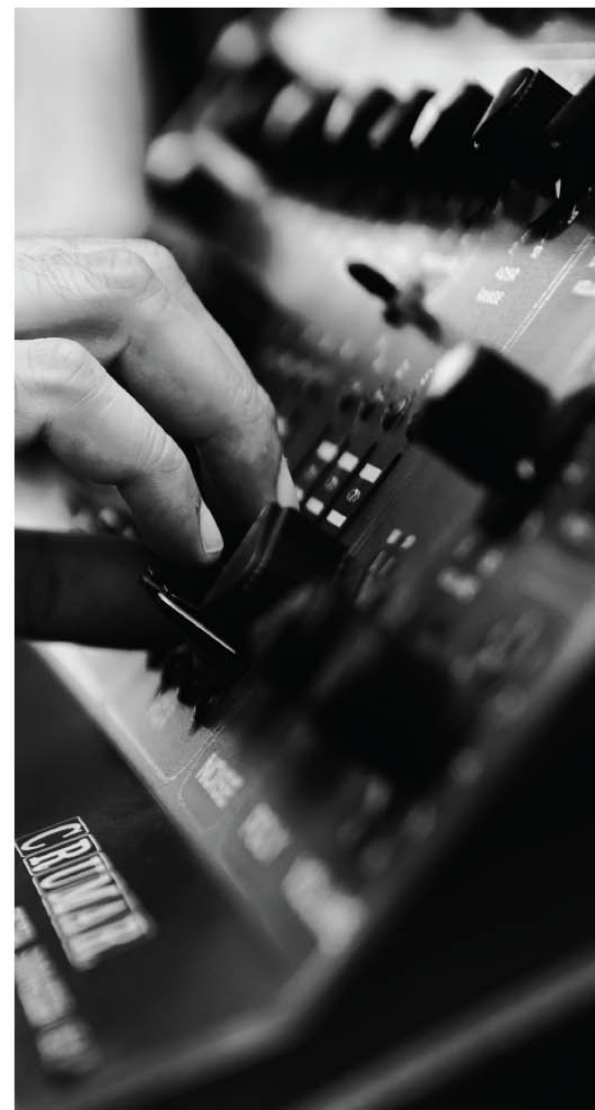
Vos prévisions pour le futur de la musique électronique ?

R : Difficile de prévoir véritablement mais il y a de bonnes chances que le futur réside dans l'utilisation de l'intelligence artificielle et dans le rapport entre l'homme et la machine. On connaît des artistes qui font déjà un bon usage de l'IA. Je me rappelle cette histoire du syndicat des joueurs de batterie américains qui s'était plaint de la montée des boîtes à rythmes dans les années 80. On vit la même chose aujourd'hui avec l'IA. La clé, ça va être de savoir comment utiliser ces nouveaux outils.

M : Tu as prononcé le mot-clé : nouveaux outils. Les gens sont flippés de l'IA parce que c'est nouveau, mais au final, ce sont que des outils, sans hommes derrière, il n'en sort rien de très bon !



“ On essaye de faire de la musique moderne avec du vieux matos. Pas l'inverse. ”



STANISLAV TOLKACHEV

STANISLAV TOLKACHEV EST L'UN DES PRODUCTEURS MAJEURS DE TECHNO DE CES 20 DERNIÈRES ANNÉES. SIGNÉ SUR MORD, M_REC, SEMANTICA, FULLPANDA, RAW RAW, NECHTO, GEOPHONE... L'UKRAINIEN EST RECONNU POUR SA PATTE UNIQUE. INFLUENCÉ PAR LA MUSIQUE DE DÉTROIT, SA FAÇON DE PRODUIRE BOUSCULE LES DJS... SANS RELÂCHE IL SORT DES MORCEAUX LES UNS APRÈS LES AUTRES ET PERFORME EN LIVE AVEC SES SYNTHÉTISEURS MODULAIRES. EN PARALLÈLE, IL DÉVELOPPE SON LABEL RUDIMENT AVEC UNE CERTAINE VISION CRÉATIVE GRÂCE À SON ŒIL AVISÉ DE PHOTOGRAPHE HORS PAIR. INTERVIEW DEPUIS SON STUDIO À BERLIN.

“J’essaie d’utiliser des graphiques IA en techniques mixtes avec une impression manuelle à l’huile, et ça a l’air génial !”

Parle-nous de l'environnement dans lequel tu as grandi.

Je suis né en URSS en 1982 et je suis ukrainien. Je suis le fils d'un pilote de chasse MiG-25, aujourd'hui à la retraite, et d'une mère diplômée d'une école de musique spécialisée en piano et travaillant comme accompagnatrice. Mes parents se sont rencontrés dans le dortoir de l'école de musique. Mon père aime aussi la musique et joue du piano et de la guitare. Ma sœur cadette est diplômée d'une école de musique en piano et jouait également de la batterie dans un groupe. Mon enfance et ma jeunesse se sont déroulées dans une ville militaire fermée. À cette époque, les familles des militaires étaient bien pourvues, j'avais donc tout ce dont j'avais besoin. J'étais un enfant plutôt progressiste ; mon premier ordinateur, un ZX Spectrum, apparut en 1992. Par rapport aux normes de l'époque et de l'endroit où j'ai grandi, c'était plutôt cool. Mes parents se disputaient rarement et sont toujours ensemble. Je leur en suis très reconnaissant non seulement pour l'éducation mais aussi pour la liberté qu'ils m'ont donnée. J'ai fréquenté une école de musique à deux reprises : d'abord pour des cours de piano à l'âge de sept ans, mais j'ai rapidement perdu tout intérêt. Puis, à 24 ans, j'ai repris les cours de piano et j'ai étudié pendant quatre ans, je rêve de jouer du jazz, pour apprendre à lire la musique, passer des examens... Lorsque j'ai déménagé de Dnipro à Kiev, j'ai arrêté mes cours. Maintenant, je pense que ce serait formidable de reprendre mes études, car jouer du piano améliore considérablement les capacités musicales, même si vous pratiquez le synthétiseur modulaire.

Ta découverte de la musique électronique ?

Radio et Internet ! Dans la deuxième moitié des années 90, à Dnipro, qui a toujours été culturellement avancée mais moins mainstream que la capitale, il y avait plusieurs émissions de radio régulières où l'on pouvait écouter des mixes de musique de club. J'étais encore trop jeune pour aller seul en club et j'ai rencontré des amis partageant les mêmes idées un peu plus tard. Avec l'avènement d'Internet en 1997, à une vitesse de modem de 56 Ko, j'écoutais des stations de radio Internet de techno la nuit et je téléchargeais des morceaux sur Napster, le Soulseek de l'époque.

Tes principales influences ?

Concernant les artistes techno qui ont influencé mon travail, il y a Robert Hood, Jeff Mills, Terrence Dixon, Pacou, Surgeon, Regis et Christian Bloch. Cependant, mes goûts musicaux ont toujours été assez larges. J'apprécie autant la techno que l'esthétique des premières musiques électroniques de Klaus Schulze, Terry Riley, Raymond Scott, Roland Kovac et Morton Subotnick. J'aimais aussi la musique classique d'avant-garde comme Steve Reich, John Cage, Luciano Berio et Valentin Silvestrov, ainsi que les compositeurs classiques comme Bach et Chopin. J'ai, en plus, été influencé par le grunge et le punk rock de Sonic Youth, Brainbombs, James Chance, Grajdanskaya Oborona (GROB), Zvuki Mu, la musique industrielle de Psychic TV et Coil, et le free jazz de Marilyn Crispell et Irène Schweizer, entre autres.

Ce mélange éclectique était en outre alimenté par de lourdes substances psychotropes à l'époque. Bien entendu, les personnes avec qui j'ai vécu des moments dans ma vie ont également eu un impact significatif sur moi. Mon premier amour, Tanya, avec qui j'ai vécu deux ans de 20 à 22 ans, m'a beaucoup influencé. Elle avait un goût musical impeccable et une opinion bien arrêtée, parfois assez provocante, sur la techno, et j'essayais toujours de l'impressionner avec mes morceaux. Elle jouait du violoncelle et était incroyablement talentueuse et aux multiples facettes. Je crois que c'est grâce à elle que je me suis efforcé de me développer si intensément et dans diverses directions à cette époque. Nous avons également commencé à explorer la photographie ensemble. Notre rupture a été très dure pour moi et je pense qu'elle a eu un impact significatif sur ma musique et mon caractère.

Qu'est-ce qui a été décisif pour toi ?

En 1997, j'ai eu un Pentium 166 mhz et une carte son Sound blaster. J'ai immédiatement acheté un disque avec des programmes d'édition audio comme Cool Edit Pro, Soundforge et Rebirth et j'ai commencé à expérimenter le sampling. Plus tard en 2000, Propellerhead Reason est sorti, ce qui est devenu mon outil principal pendant un certain temps, combiné au traitement analogique et à l'enregistrement Live. Petit à petit, j'ai acheté des desktop hardware instruments, puis des synthés modulaires et aujourd'hui je n'utilise plus de VST pour synthés, mais j'utilise un ordinateur uniquement comme séquenceur, enregistreur et pour les effets.

Ta façon de produire a-t-elle changé depuis tes débuts ?

Aujourd'hui, mon studio est situé à Berlin. En plus de 20 ans, j'ai utilisé de nombreux instruments différents, mais les grands principes de mon processus de travail sont restés les mêmes. J'essaie de composer des morceaux en Live, souvent en une seule prise et rarement en multi-tracks. J'utilise des modulaires avec des signaux contrôle voltage, des instruments analogiques et numériques, ainsi que des grooveboxes basées sur du MIDI, mais toujours en utilisant (simulant) le principe des modulations et matrices CV. J'ai appris cela dans Reason en 2000, où il était toujours possible d'additionner et de soustraire des signaux, de les multiplier et de les envoyer à différents instruments dans des proportions variables. Maintenant, je le fais de manière analogique ou avec Ableton. Mais parfois, j'aime me remémorer ma jeunesse et je peux jouer avec Reason, en l'utilisant uniquement comme séquenceur MIDI. La mélodie est pour moi la base d'un morceau ; je commence toujours par une partie de synthétiseur et quand je trouve un motif intéressant, je l'arrange avec une boîte à rythmes ou une groovebox et j'enregistre plusieurs canaux en live.

On entend souvent dire que ta musique est difficile à mixer pour les Djs. Qu'en penses-tu ?

Je suis désolé.

Parlons de ton label, pourquoi Rudiment ? Et y a-t-il un lien avec ta sortie Rudiment de 2006 ?

En effet, Rudiment est né à Dnipro, en Ukraine, en 2006. Il doit son nom à mon premier mini-album sur le label de Christian Bloch, Funke Droppings, dont certains titres ont ensuite été réédités en vinyle par le label Pohjola. Le terme rudiment en anglais signifie début ou fondation. Le mot latin rudimentum vient de rudis, qui signifie brut ou non transformé. Rudiment véhicule l'idée d'harmonie entre tradition et innovation, passé et futur, fondations et expériences, ce qui en fait un symbole profond et multicouche. L'image d'un squelette de dinosaure prédateur souligne le lien entre le passé et le présent, témoignant du respect des origines et des fondements tout en symbolisant le pouvoir et la signification des éléments fondamentaux de l'art. Il incarne également une notion d'autodestruction, reflétant la nature brute et non raffinée de la création et de l'évolution artistiques. Dans cette optique, le rudiment représente non seulement les éléments fondateurs, mais également le processus cyclique de destruction et de renouvellement inhérent à la fois dans la nature et la créativité. J'ai conçu le logo moi-même car je travaillais comme graphiste à l'époque. Et le label Rudiment est devenu un petit groupe promo qui organisait des soirées vinyles techno dans des clubs underground de Dnipro. Même alors, je rêvais de sortir ma musique sous ce label, mais je voulais le faire sur vinyle, ce qui était extrêmement coûteux en Ukraine à cette époque. Puis il est devenu possible de sortir sur des labels sympas et bien connus, et Rudiment est resté inactif.

Comment as-tu décidé de le gérer avec Sergey Chernyshov ? Quelle est la philosophie derrière le label et les sorties caritatives que vous organisez ?

J'ai rencontré Sergey lorsqu'il m'a demandé d'enregistrer un morceau pour son label NICZ Records. Nous avons sorti "Ant Parade" et sommes ensuite devenus amis. Nous avons passé du temps ensemble lorsque j'ai visité Berlin pour des gigs. Lors d'une de ces visites, il a évoqué vouloir créer un nouveau label, et je lui ai suggéré Rudiment. Puis la guerre a commencé en Ukraine. Nous avons décidé de sortir notre première compilation caritative sur le label. Pour le premier album RDMT001 "Life Will Win Over Death", nous avons lancé un appel ouvert et reçu des centaines de morceaux, et j'ai également contacté des amis. Nous avons fini par sélectionner 50 morceaux d'artistes comme Surgeon, Speedy J, Dasha Rush, Ex-Hale, Jeroen Search, Dimi Angelis, Israel Toledo, James Bong et bien d'autres. C'est ainsi que j'ai rencontré et suis devenu ami avec Ruman. Il a envoyé de belles démos et nous avons sélectionné trois de ses titres pour la compilation. Puis KTC Mastering, Israel Toledo, Nihad Tule et Levan Andiasvili ont généreusement offert les masterings.

Et concernant la deuxième sortie ?

Pour RDMT002 "HI", il n'y a eu aucun appel ouvert. J'ai personnellement contacté mes amis leur demandant de la musique pour la compilation, ce qui a abouti à une collection plus prestigieuse de 44 titres avec Mike Parker, Oscar Mulero, SHXCXCHCXSH, Developer, Cravo, CONCEPTUAL, Peder Mannerfelt, Blawan, Ben Pest, Steve Bicknell, Umwelt, Steevio, D-Leria, Franz Jäger, Zadig et bien d'autres. La photo de la pochette a été prise dans les premiers mois de la guerre dans mon studio photo à Kiev, en collaboration avec Anatolii Borysenko. Les obus de gros calibre sur la photo ont été apportés de la ligne de front par Anatolii, qui servait dans les bataillons paramédicaux Hospitaliers. Mon ami Shevchenko Vitalii, un jeune artiste prometteur actuellement à Kiev, a rejoint la curatelle de "HI" et a sélectionné les démos ukrainiennes. Masha Melnik, ma chère amie qui m'a soutenu ces dernières années et qui a maintenant déménagé aux USA, est également devenue partenaire du label. Après deux sorties, je pense que ce sera mieux de continuer à gérer le label seul pendant un moment. Sergey est occupé avec d'autres projets et collaborations. Nous sommes amis ; nos studios sont côte à côte dans le même bâtiment et je pense que nous continuerons à nous entraider et à nous soutenir.

“ La mélodie est pour moi la base d'un morceau ; je commence toujours par une partie de synthé...”

Pour toi, quel message véhicule la techno ?

Pour moi, la techno est un mélange d'intelligence et de chamanisme. Hypnotisme. Transe. Le rituel de l'enregistrement Live. La techno, c'est avant tout le respect mutuel. C'est un rappel que, malgré nos différences, nous pouvons nous unir à travers le langage universel de la musique, créant un espace où chacun se sent chez lui.

Ta meilleure expérience Live ?

Une des expériences unique et intéressante a été la jam avec Speedy J, Stoor, pendant la pandémie. C'était un projet vraiment intéressant et je suis très heureux d'en faire partie. Récemment, j'ai visité Rotterdam et j'étais en studio avec Speedy J. Nous prévoyons d'enregistrer une jam en studio pour le label Stoor, et nous devons juste trouver le bon moment pour ça. Bien sûr, je rêve de rejoindre leur jam de 8 heures à l'ADE, qui sait, peut-être en 2025 ou 2026. Je garde aussi de bons souvenirs de la Boiler Room x CXEMA, qui était vraiment géniale.

Peux-tu nous parler de ta deuxième passion ? La photographie et la peinture.

J'adore la photographie en noir et blanc. Je m'y suis lancé sérieusement en 2002. J'ai commencé à expérimenter avec une pellicule noir et blanc étroite et j'ai appris à développer en chambre noire sur du papier au bromure. Plus tard, j'ai découvert le moyen format. Le pic de mon intérêt et de mes expérimentations s'est produit fin 2012. Je n'avais pas de studio photo ; j'ai shooté en extérieur et mis en scène des installations dans des garages et des bâtiments abandonnés. Mes artistes préférés étaient bien sûr Roberto et Shana Parke-Harrison, Roger Ballen, Joel-Peter Witkin, Francesca Woodman, Arthur Tress, ainsi que des photographes documentaires comme Josef Koudelka et James Nachtwey. Ma photographie a toujours été une extension de mon expression musicale, c'est pourquoi j'utilise encore aujourd'hui mes photos pour les pochettes de mes disques. Quand je pense à une nouvelle sortie, je l'envisage dans son ensemble : le visuel que je crée moi-même, le titre et la musique. Début 2011, j'ai découvert un matériau appelé plaques CTP, qui sont des plaques d'impression en aluminium utilisées aujourd'hui pour l'impression en offset (magazines, livres, journaux, essentiellement tout ce qui concerne les gros tirages). Ces plaques peuvent attirer la peinture à l'huile comme un pochoir. Ceci est similaire au travail avec des impressions à l'huile sur du papier photo du début du siècle et au procédé GumOil inventé par Karl Koenig au début des 90's, mais plus simple et plus durable car le support est l'aluminium, qui ne vieillit pas rapidement et ne se corrompt pas à cause de l'humidité. Pour plus de commodité, j'ai commencé à l'appeler CTPoil. En 2016, j'ai rencontré mon épouse, l'artiste peintre Valeriya Tarasenko. Nous avons été ensemble pendant quatre ans et pendant ce temps, #CTPoil est devenu notre projet commun. Nous avons collaboré sur une série de fontaines abandonnées, une centaine, que nous avons collectées dans le monde entier et les avons ensuite imprimées en utilisant la technique CTPoil. Nous avons eu de nombreuses expositions communes et nos œuvres sont disponibles sur Instagram sous le hashtag #CTPoil. Nous nous sommes séparés à cause de la crise provoquée par la pandémie et maintenant, à cause de la guerre, nous vivons sur des continents différents. Elle est actuellement à Chicago, où elle continue de grandir en tant qu'artiste, et elle se porte bien. Nous communiquons encore occasionnellement.

Concernant mes futures expositions, oui, je pense qu'en 2025 j'aurai plusieurs expositions personnelles à Londres, Milan et Berlin....

Que penses-tu de l'IA ?

Oui, je suis émerveillé par ce qui se passe actuellement dans le monde de l'information. C'est vraiment merveilleux. J'expérimente Mid-journey depuis la version 3, en suivant toutes les étapes de l'évolution des réseaux neuronaux graphiques. Ce sont d'excellents outils de conception qui peuvent aussi être des sources d'inspiration ou pour planifier et structurer le travail manuel d'un artiste. J'essaie également d'utiliser des graphiques IA en techniques mixtes avec une impression manuelle à l'huile, et ça a l'air génial ! L'IA dans la musique est également terriblement merveilleuse. Je n'utilise pas encore ces innovations dans ma musique, car je me concentre actuellement principalement sur le son modulaire analogique, mais je suis sûr que cela sera utile à ceux qui utilisent des samplers, pour les stems générés par l'IA, et peut-être pour moi dans l'un de mes projets d'avenir. Et bien sûr, la maîtrise de l'IA numérique deviendra sûrement la norme. Dans le même temps, la valeur du travail humain vivant dans l'art et le processus augmentera.

Tes projets ?

Mon nouveau disque de six titres "Dog Flavored Cat Chew", est déjà masterisé et sortira cet automne sur le label new-yorkais White Owl records. Comme je l'ai mentionné plus tôt, je me prépare à faire un disque avec Speedy J pour Stoor. Je travaille sur un disque collaboratif avec la merveilleuse Katya Milch. Il s'agit de notre mini-album commun, un mélange de mélodies profondes, ambient, techno minimaliste, dub. Nous aimerions essayer d'envoyer cela à Delsin ou Ilian Tape, nous verrons. Une collaboration avec Ruman. Ce gars m'inspire, il est très précis et concret. Ma musique l'a aussi influencé, alors maintenant je ressens les retours et je profite de son talent ! Nous prévoyons un split-album sur Staub à l'automne, et bien sûr, pour l'avenir, Warm Up ou MORD. Une collaboration avec Developer et Modularz. Un nouveau disque pour Fullpanda, le label de Dasha Rush. Une sortie solo sur Rudiment.

Si tu pouvais te téléporter quelques heures ?

L'avenir. Il serait incroyablement intéressant de regarder au moins 100 ans en avant. Je me demande si l'humanité a réussi à ne pas se détruire pendant cette période. J'adorerais écouter de la musique, voir l'art et observer la vie quotidienne. J'aimerais jeter un œil à la carte du monde. Bien sûr, trois heures seraient trop courtes ; puis-je rester une semaine s'il te plaît ? Je promets de revenir.

Qui est Stanislav Tolkachev en trois mots ?

Étudiant, artiste, passionné.

Quelque chose d'autres à ajouter ?

Oui.



“ Ma photographie a toujours été une extension de mon expression musicale... j'utilise encore aujourd'hui mes photos pour les pochettes de mes disques. ”



**RÉMI FOUTEL
EN STUDIO AVEC
ALAIN
GORAGUER**

ARRANGEUR POUR DIFFÉRENTES FIGURES DE LA CHANSON, COMPOSITEUR POUR LE CINÉMA MAIS CRÉATEUR MÉCONNU, ALAIN GORAGUER EST AUJOURD'HUI RELATÉ VIA "EN STUDIO AVEC ALAIN GORAGUER", UNE BIOGRAPHIE SIGNÉE PAR RÉMI FOUTEL. ÉDITÉ PAR LE MOT ET LE RESTE, CE DERNIER DÉCRIT ICI LA PERSONNALITÉ DE CELUI QU'ON SURNOMMAIT AFFECTUEUSEMENT GOGO, COMMENTE DES SESSIONS-CLÉS AU CONTACT DE BORIS VIAN OU SERGE GAINSBOURG, AVANT D'ÉVOQUER L'IMPACT DE CETTE LÉGENDE HEXAGONALE SUR LES BEATMAKERS...

La face A et la face B d'Alain Goraguer ?

Face A : je dirai ses débuts. Il arrange les chansons de Boby Lapointe, Jean Ferrat, Georges Moustaki, Sacha Distel, Brigitte Bardot, etc. Il passe sa vie à écrire de la musique et devient un faiseur de tubes. Plus obscure, la face B serait son goût pour les pseudonymes. Goraguer a enregistré du jazz sous le nom de Laura Fontaine ou de la musique de films pornographiques en étant crédité en tant que Paul Vernon. Lorsqu'il est entré à la Sacem, il envisageait même de se faire appeler Alan Graiger (rires)...

Quelles sont les particularités de cet arrangeur-compositeur ?

Il ne faut pas oublier que Goraguer était un pianiste de jazz, passionné par le be-bop. Ses références sont Charlie Parker, Dizzy Gillespie, Miles Davis. Lorsqu'il devient arrangeur, il introduit certains éléments du jazz dans la chanson. Dans la plupart de ses orchestrations, il prévoit ainsi une section rythmique accompagnée de percussionnistes. Mais surtout, comme dans le jazz, il demande aux musiciens d'improviser. Un jour, Alain m'a dit cette phrase qui résume sa vision de l'arrangement : « L'improvisation, c'est la vie de la musique. » Il pouvait lui arriver de laisser seize mesures vierges pour un soliste, alors que la plupart des arrangeurs écrivaient la moindre note. En France, personne ne travaillait de cette façon et sa carrière a décollé en quelques mois.

Les enregistrements au contact de Boris Vian furent particulièrement fertiles...

En effet, mais c'est en partie parce que dans les années 50, on enregistrait un Ep en une journée, un album en quelques jours. Le contraire aurait semblé aberrant. Boris Vian lui a d'abord demandé de mettre en musique certaines de ses chansons comme "La Complainte Du Progrès (Les Arts Ménagers)" ou "La Java Des Bombes Atomiques". Quand Boris est devenu directeur artistique, il a ensuite proposé à Alain de graver un album de jazz. Malgré un nom étonnant, "Go... Go... Goraguer" a été assez bien accueilli, toutefois Alain ne voulait pas mener la vie d'un pianiste de jazz. Par conséquent, quand Boris lui a demandé d'arranger et de composer un super 45-tours pour Magali Noël (en 1956 - ndlr), il a immédiatement accepté. Son premier enregistrement a donné naissance à un chef-d'œuvre burlesque, "Fais-Moi Mal Johnny", une parodie de rock US.

Au fil des pages, il apparaît que leur relation tenait de la symbiose...

C'est le mot qui convient. Ils se complétaient idéalement. Goraguer a essayé d'écrire des paroles, mais il a vite arrêté. Il possédait, lui, ce que Vian n'avait pas, c'est-à-dire un réel talent de mélodiste.

Une autre étape importante concernant Alain Goraguer est sa rencontre avec Serge Gainsbourg.

Goraguer m'a expliqué qu'ils avaient vécu un coup de foudre d'amitié. Je pense qu'il a été l'alter ego de Gainsbourg : âge, humour, références musicales, tout les rapprochait, sauf peut-être l'intérêt de Serge pour la vie nocturne. Alain allait parfois à la Salle Pleyel écouter du jazz, mais il rentrait ensuite chez lui après le concert. Leur collaboration ressemble à celle de François Rauber et Jacques Brel. D'un côté, il y a Goraguer, un musicien qui s'épanouit en studio, de l'autre, il y a Gainsbourg un artiste qui ne possède pas les connaissances pour orchestrer, mais qui veut percer. Grâce à l'INA, il est possible d'écouter "Le Poinçonneur Des Lilas" ou "Douze Belles Dans La Peau" interprétés par Gainsbourg en piano-voix. Le matériau de départ est extraordinaire mais, selon moi, il lui manque un style. C'est Goraguer qui introduit le jazz dans ces chansons.

Par-delà certains emprunts controversés, l'apothéose de ce partenariat est le travail autour de "Gainsbourg Percussions". As-tu une remarque à propos de cette captation afro-cubiste ?

Pour ce projet sorti en 1964, Gainsbourg voulait enregistrer de la musique africaine, il était sous l'influence de l'album de Babatunde Olatunji, "Drums Of Passion". L'idée a emballé Gogo, car il aimait toutes les musiques et tous les instruments, sauf la scie musicale... Étant donné que c'était un arrangeur ouvert, il a eu l'intelligence d'enregistrer à la manière d'Olatunji. Il a laissé une grande liberté aux percussionnistes et a fait travailler les choristes pour que leurs voix ressemblent à celles de chanteuses africaines. Même si Gainsbourg s'est inspiré de trois chansons de Babatunde Olatunji, le résultat est exceptionnel. Sur ce point, Alain affichait un point de vue nuancé. Il m'a expliqué que si on commençait à parler des emprunts de Serge, on allait y passer la soirée, mais, selon ses propres mots : « Piquer n'empêche pas le talent ». Il faut écouter le morceau "Marabout" pour s'en rendre compte, c'est une leçon de tempo magistrale. Pendant les entretiens, je lui ai d'ailleurs demandé ce qu'il pensait du sampling et cela ne le dérangeait pas. Goraguer était heureux de savoir que sa BO de "La Planète Sauvage" comptait parmi les disques les plus samplés.

La présence sur "Gainsbourg Percussions" d'un soufflant comme Michel Portal renforce cet amour du jazz...

On entend Portal sur "Machins Choses", un titre plein de mélancolie, qui n'a pas vieilli. Il est difficile de te répondre, "Gainsbourg Percussions" n'a guère été écouté au moment de sa sortie. Pendant le Covid, j'ai consulté d'anciens numéros de Jazz Hot et j'ai trouvé quelques articles où les journalistes déploraient que les musiciens de jazz fassent des ménages dans la variété...

"Casa Forte", soit les variations brésiliennes d'Isabelle Aubret, est un album novateur. Pourtant la touche Goraguer n'est-elle pas la clé de voûte de ce Lp ?

C'est un disque qui a été enregistré en direct, en 1971. Le répertoire comprend des adaptations d'airs célèbres, comme "Manhã De Carnaval" qui devient "La Chanson d'Orphée". L'originalité de cet enregistrement réside dans le fait que Gogo mélange la bossa nova aux techniques d'improvisation, au scat... Il s'agit de l'une de ses plus belles réussites, néanmoins je crois que la clé de voûte du vinyle, c'est Isabelle Aubret elle-même. Tous les arrangements et toutes les harmonies ont été pensés pour elle, car Alain se mettait toujours au service d'un ou d'une interprète. Ce n'était pas Jean-Claude Vannier. En studio, ce dernier apportait son originalité et faisait ce qu'il voulait, à prendre ou à laisser. Avant le livre, je dois dire que je ne connaissais pas la discographie d'Isabelle Aubret, je l'associais un peu à L'École Des Fans (rires) et à ce que la variété a de plus consensuelle. Il y a une dizaine d'années, j'avais trouvé une copie en excellent état du disque, et je n'avais pas prêté attention.

Son rapport à la pop, via les 45-tours de France Gall, est tout aussi probant. Il aurait pu rester figé dans une époque, mais il s'est renouvelé et a fait de la pop avec cette chanteuse.

La pop mainstream est par excellence une musique d'arrangeur-orchestrateur. Tu dois en moins de trois minutes développer une musique qui va s'ancrer dans la mémoire de l'auditeur, lequel ira acheter ensuite le 45-tours. Il faut se distinguer, imaginer un gimmick, des combinaisons de timbres, des effets... Par exemple, en 1963, la première chanson de France Gall s'appelle "Ne Sois Pas Si Bête". C'est une adaptation d'un titre américain, "Stand A Little Closer", mais quand on écoute les deux versions, on mesure le travail effectué par Goraguer. Cela a été un tube à sa sortie mais, à mon sens, on peut dire que c'est un succès d'arrangeur. Même si ce n'était pas sa génération, Gogo aimait beaucoup les Beatles, cela s'entend dans la chanson "Nefertiti" de France Gall, aux sonorités quasi hippies. Il se tenait au courant de l'actualité musicale. Mais à sa mort, en 2023, les radios ont surtout joué les chansons jazzy de France Gall qu'il a arrangées et souvent composées : "Jazz à Gogo", "Le Cœur Qui Jazze" ou "Pense à Moi". Leur galbe est plus élaboré et les thèmes sont probablement plus originaux. De son aveu même, il restait un jazzman.

La composition de la bande-son du film d'animation "La Planète Sauvage" de René Laloux dénote dans sa carrière. Comment s'est déroulé l'enregistrement ?

Je vais dévoiler une information qui n'est pas dans le livre. Ce n'est pas exact dans la mesure où "La Planète Sauvage" ressemble beaucoup à une autre musique qu'Alain avait composée en 1964, à la demande de René Laloux et Roland Topor pour leur court-métrage "Les Temps Morts". Pourquoi ? Mystère, cela étant, il y a des mouvements mélodiques récurrents dans son travail. En ce qui concerne "La Planète Sauvage", il faut savoir que Laloux a rencontré de nombreux obstacles au cours de la production. Pendant cinq ans, il a appelé Goraguer en lui disant qu'il allait bientôt commencer à écrire la musique. Etant donné que celui-ci ne travaillait qu'à la commande, il a attendu d'être sûr que le projet verrait bien le jour. En définitive, il a écrit toute la musique en un temps record, c'est-à-dire trois semaines. L'enregistrement a duré trois jours. C'étaient les délais qu'il avait prévus. Les producteurs appréciaient Goraguer pour cette raison. Il respectait les délais à la minute près.

“ L'improvisation, c'est la vie de la musique. ”

Alain Goraguer

Cette contribution au septième art ne renvoie-t-elle pas à la force induite par ses compositions ?

Alain Goraguer possédait une vraie griffe. Quelques uns de ses projets n'ont hélas pas bien vieilli, néanmoins, son geste de compositeur se reconnaît toujours.

Comment expliquer l'attrait de beatmakers comme Madlib ou Flying Lotus pour "La Planète Sauvage" ?

Il m'est difficile de répondre à leur place, mais il y a deux hypothèses que je peux formuler. Avant le développement d'Internet, la France a longtemps été une sorte de poule aux œufs d'or, outre-Atlantique. Pour un beatmaker, c'était la certitude de dénicher des samples dont le public anglo-saxon ignorait l'existence. Plus largement, je pense que la grande force de cette bande originale réside dans le fait qu'Alain n'exploite que deux thèmes et qu'il parvient à les décliner pendant tout le film, sans jamais être répétitif.

C'est pour cette raison que "La Planète Sauvage" est aussi un disque d'orchestrateur. Pour des passionnés de musique comme Madlib et Flying Lotus, une telle BO doit être fascinante à écouter.

Trois disques arrangés par Goraguer ?

"39 De Fièvre" de Gabriel Dalar. La chanson du même nom est l'adaptation de "Fever", un titre mondialement connu grâce à Peggy Lee. En l'écoutant, on comprend que les jazzmen français rivalisaient de talent avec les musiciens américains, Paris étant alors la deuxième capitale du jazz après New York. Assez peu connu, "Serge Gainsbourg n°4" compte parmi les meilleures réalisations de Goraguer. Gainsbourg prend ses distances avec la chanson française ; les textes, les mélodies et les orchestrations sont magnifiques. Enfin, et sans hésitation, j'ajoute l'album de Michel Noiret publié en 1965. Noiret est un auteur-compositeur-interprète qui m'a accordé une interview. Je l'ai retrouvé via Internet. Il me semble que c'était en 2021, lorsque nous étions « confinés dehors »... Avant d'enregistrer, il aimait beaucoup la musique de Gogo et grâce à Philips il a été amené à collaborer avec lui. D'un point de vue musical, ce vinyle est à ranger à côté des premiers albums de Serge Gainsbourg. Le dénominateur commun s'appelle, évidemment, Alain Goraguer. Il faut écouter "Le Vieux Bistrot". Ce titre de Michel Noiret représente la quintessence du son Goraguer, à la fois simple et élégant.

Le musicien n'apparaît-il pas tel le parrain d'une connexion d'arrangeurs comme Michel Colombier et bien sûr Jean-Claude Vannier ?

Lorsqu'Alain a mis un terme à sa collaboration avec Serge, il lui a recommandé de travailler avec le premier et a incité Christine Sévres à s'attacher les services du second. Jack Diéval et Boris Vian l'avaient aidé au début des années cinquante et sans doute estimait-il que c'était à présent son tour de soutenir les plus jeunes. Au-delà de ces aspects, ta question m'encourage à évoquer la personnalité d'Alain Goraguer. En entretien, il possédait une présence étonnante. Ce n'était pas Don Corleone (rires), mais il avait quelque chose de Lino Ventura ou de Jean Gabin.

L'homme est moins connu en tant que compositeur. Quid de ses créations ?

Tu as raison. En 2024, le public ignore encore qu'il a composé la musique du générique de l'émission "Gym Tonic" - l'un des airs emblématiques du début des années quatre-vingts - et qu'il a offert à Serge Reggiani quelques unes de ses plus célèbres mélodies. Je pense notamment à "La Chanson De Paul" ou au "Souffleur". Force est de reconnaître que c'était aussi son choix. Il voulait être musicien, mais il n'avait pas une âme d'artiste. Être un homme de l'ombre le satisfaisait entièrement. Il n'a jamais démarché les maisons de disques. C'est grâce à ses amis qu'il a enregistré quelques albums sous son nom.

“ Piquer n'empêche pas le talent. ”

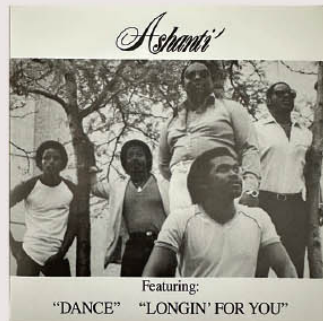
Alain Goraguer

À l'heure de l'IA, que reste-t-il des sidemen, des grands ensembles de cordes et plus généralement de l'œuvre de Goraguer ?

La plupart des acteurs de cette époque sont malheureusement décédés, quant à la production musicale, elle privilégie d'autres modèles, reposant sur le home studio, l'ordinateur et les synthétiseurs. Certes, il y a encore quelques artistes qui sollicitent des arrangeurs, mais ce n'est plus la norme comme autrefois. Le cinéma offre davantage d'opportunités. En ce qui concerne l'œuvre de Goraguer, un certain nombre de labels ont commencé à mettre en lumière ses talents de compositeur. Cam Sugar a sorti une version enrichie de "La Planète Sauvage" et Transversales Disques a publié un 33-tours de musiques de films comprenant "L'Affaire Dominici" et "Au-Delà De La Peur". Pour les amateurs de Goraguer, ce sont deux vinyles indispensables. À ma connaissance, les ventes ont été bonnes et j'espère que d'autres initiatives verront le jour.



RARE WAX PAR JEROME DERRADJI



SOUS INFLUENCE DU JAZZ ET DE LA SOUL, JEROME DERRADJI SE PASSIONNE POUR LA HOUSE MUSIC À PARTIR DES ANNÉES 90. EN 2000, IL QUITTE SA FRANCE NATALE POUR CHICAGO ET TRAVAILLE CHEZ LE DISQUAIRE DR. WAX. LE DJ ET PRODUCTEUR LANCE STILL MUSIC EN 2004 PUIS LES SOUS-LABELS PAST DUE, STILOVE4MUSIC ET STILL TECHNO. TOUJOURS ACTIF AUJOURD'HUI, SA PASSION POUR LES DISQUES RARES EST INTACTE. VOICI UNE SÉLECTION EXTRAITE DE SA COLLECTION.

Swankk /

If It Takes All Night 7" (BPS Records - 1981)

Il semblerait que Swankk soit un rejeton des Buckeye Politicians d'Ohio, puisque le titre a été écrit par deux des trois frères Almon. Ce morceau est incroyablement énorme et funky. Le tempo est parfait, les voix sont envoûtantes, et crescendo il se termine par un solo de flûte démentiel. Pour moi, c'est une arme secrète.

Buckeye Politicians /

Don't Let Me Down 7" (BPS Records - 1984)

Egalement composé par les trois frères Almon, il s'agit de la deuxième sortie sur BPS, un label dont les disques sont super rares. Il a été produit par le mystérieux groupe de funk Swankk. Ce morceau de boogie uptempo vous emporte comme un typhon grâce à ses notes de synthé parfaites du début à la fin et à sa ligne de basse superbe fluide et funky. Cette sortie était le single d'un Lp qui n'est jamais sorti. L'Ohio est un foyer incroyable pour le boogie funk.

The Movies /

Future Girl 12" (Blue Chip City - 1985)

De retour dans l'Ohio, c'est le premier pressage incroyablement rare du groupe The Movies. Ça frôle encore la perfection, le synthé est à tomber par terre, tout comme le rythme et la ligne de basse qui sont incroyables. C'est aussi une dinguerie pour les pistes de danses. Ultra recommandé. Un archétype d'un hit funk mais qui n'a jamais fait son chemin à l'époque. Par la suite, le groupe est devenu plus électro.

Ashanti / Dance 7" (Jabner - 1981)

C'est la seule sortie de mon cher ami Johnny Jordan du Michigan avec son groupe Ashanti pour Jabner. Incroyable et époustoufflant. C'est une production de boogie funk parfaite en provenance du Midwest. Un morceau imprégné de funk, de disco et de boogie, taillé pour les pistes de danses. Le vocal arrive vers une minute, grosse basse-batterie, guitare, claviers, puis des cuivres qui te font hocher la tête. La perfection absolue. Un autre disque qui vous donne envie de découvrir la musique d'Ashanti qui n'est jamais sortie.

Barrett Strong /

Love Is You 7" (Coup Records - 1980)

Une autre bombe pour le dancefloor. C'est la version courte et épurée de ce que celle du Lp, sortie la même année. Barrett Strong est une légende de la Motown et cela se ressent. C'est précis et efficace, incroyablement soulful et massivement funky. Ultra recommandé tant que les prix sont encore abordables.

Infinity / Check Me Out 12" (Rota - 1981)

Sur le légendaire label Rota Records, produit et arrangé par le don du funk new-yorkais Freddie Charles. Ce titre de funk est énorme, il débute doucement mais il est riche d'évolutions tout au long des six minutes. Les voix sont dingues et il y a plusieurs sommets notamment grâce aux cuivres. La basse et la guitare se répondent et le tempo s'accélère. C'est l'un de mes meilleurs morceaux de boogie de tous les temps. Chaudement conseillé.

Catawba / High Five 12" (Fox International Records - 1985)

Restons à New York, encore une fois, avec un disque terrible. Aussi génial que soit la version vocale, dont une partie rappée, je recommande vivement la folie du mix instrumental en face B. Si vous cherchez à définir ce qu'est le boogie funk ce morceau de 18 minutes est un bon exemple. Jouez ce morceau à chaque fois que vous faites un Dj set et la piste de danse vous remerciera. Procurez-vous le avant qu'il ne devienne hors de portée...

Midnight Blue / Feel It And Groove Together 12" (Samarah - 1979)

En septembre, nous sortons une compilation de boogie funk en double Lp du groupe Midnight Blue en provenance de Columbia, en Caroline du Sud - Usa. Ce 12 inch est le premier vinyle du groupe. "Feel It And Groove Together" est une dinguerie de disco funk et "Wishing", plus lent, est un énorme joyau de la soul moderne. Pour une première sortie les deux titres font preuve d'une maturité et d'un génie absolu, tant dans l'écriture que dans l'exécution. Parmi leur trois 12 inch c'est mon préféré. Malheureusement cet exemplaire appartient au groupe, alors je vais me contenter de la réédition chez Past Due Records.



El Khat / Mute (Lp/Cd/Digital)

Originaire d'Israël, Eyal El Wahab décline ses racines juives yéménites via le projet El Khat. Auteur de deux albums audacieux, le musicien confirme sa fibre créative avec l'éloquent "Mute"... À l'instar des disques précédents, ce nouveau 33 tours édité par Glitterbeat décline la notion de recyclage par le biais d'instruments faits main. Incarnation de la richesse culturelle du Proche-Orient (le nom du collectif renvoie au rite de la feuille de khat...), cet ex-violoniste du prestigieux Jerusalem Andalusian Orchestra a pourtant quitté Tel Aviv pour Berlin, une métropole européenne bien connue de musiciens nomades... Variation sur la parole, celle qui lie ou qui divise selon, "Mute" et sa sémantique paradoxale franchissent le mur du son avec "Tislami Tislami", le titre inaugural et son chant oriental étourdissant, ou grâce à "Commodore Lothan", un thème marqué par une salve de rythmes abrasifs. Tour à tour erratiques ou denses, les arrangements se fondent aux mélodies du Levant comme l'induit "Almania". Passionnant, le télescopage entre traditions mizrahim et soif d'innovation prévaut avec "Zafa". Et le long "Intissar" et ses allures de saga conduent cette session novatrice voisine de "Flash Of The Spirit", le Lp envoutant pressé dans les années 80 par le trompettiste américain Jon Hassell et l'ensemble burkinabé Farafina. (Vincent Caffiaux)

Alex Puddu / Deliria (Lp/Digital)

L'Italien multi-instrumentiste Alex Puddu, basé au Danemark, revient dans les bacs avec onze titres de nouveau sur son propre label : Al Dente. Le compositeur nous a habitués à une musique plutôt cinématographique et soul, rappelle-toi "The Mover" avec Joe Bataan, en 2015, mais cette fois il revient à ses racines en chantant en italien.

En écoutant le nouvel album d'Alex Puddu tu penses d'emblée au début des années 80. La production de "Deliria" est parfaite, moderne, les lignes de basse jouées par Domenico Andria sont supa funky et efficaces. Les influences sont nombreuses mais c'est surtout un disque qui séduira les fans d'indie pop et electronica contemporaines. Il s'amuse avec les tempos, ses synthés, et sa guitare. Il surprend avec "Velluto Nero" sous inspiration reggae du classique "Lola Rastaquouere" de Serge Gainsbourg. "Manette E Fruste" mélange new-wave, synth-boogie, et rythmique de TR808. Un album cohérent et finalement fidèle à sa touche rétro 70/80's, une vibe pop et funky qu'il appelle Erotic Disco. Peu importe comment tu catégorises "Deliria", c'est parfait pour prolonger l'été en mode relax ! (Supa Cosh...)

V.A. / Roots With Quality (Cd)

On l'oublie parfois mais le reggae est aussi affaire de technologie. Moins connu que certains sorciers des potards tels que Lee « Scratch » Perry ou Bunny « Striker » Lee, Niney The Observer a pourtant largement contribué au fameux contretemps tropical, à commencer par des mixes pionniers pour le volubile Dennis Alcapone ou le promoteur Max Romeo. Désormais acquéreur du mythique roster Doctor Bird, Cherry Red poursuit sa réhabilitation des nombreux trésors composés, au fil des années soixante-dix, par l'auteur du terrible "Blood And Fire". Après une poignée de compilations consacrées au early reggae ou aux productions rastas, le label britannique sort aujourd'hui "Roots With Quality", une anthologie vouée aux débuts du dancehall. Exclusivement composé de simples, le support de prédilection de la musique jamaïcaine d'alors, ce recueil étalé entre 1980 et 1983 dévoile une page déterminante, à la croisée du style one drop et du futur registre digital.

On retrouve ainsi de grandes voix de Jamdown comme Freddie McGregor, Sugar Minott ou Don Carlos, le premier chanteur du trio Black Uhuru. Des as du toasting ou rub a dub tels que Yellowman, Fathead ou Ringo développent un phrasé indolent sur des textes hauts en couleur. Et un second volume entièrement composé de dubs des Roots Radics, le side band maison, complète un paysage musical riche voire visionnaire. (Vincent Caffiaux)

Jazzylla / The Many Faces of Declaime (Digital)

En 2018 le beatmaker Jazzylla sortait le Ep "Welcome to My Light" avec Dudley Perkins aka Declaime. Le frenchy et le cainri se réunissent de nouveau et ils poussent l'expérience de l'enregistrement. "The Many faces of Declaime" est un album aux 12 visages, plus personnel tant au niveau de la réalisation que de la forme, et du message. Désormais, grâce à plusieurs formations dont un diplôme d'ingénieur du son, Jazzylla réalise le mixe et le mastering. A cette heure la fabrication du vinyle n'est pas encore planifiée mais ça sort sur Bonbons Records, son propre label. Les lignes de basses sont puissantes, la plupart d'entre elles sont jouées. L'opus débute avec "Broadway", un titre sans aucun sample, mais Jazzylla utilise toujours sa MPC et ne renonce pas à l'usage de sample. "Devil" est sombre et évoque le tragique passé... "Live or Die" accélère un peu le tempo et entraîne... Puis soudain "My Everything" souligne que le hip-hop représente tout pour lui, ce n'est pas la première fois mais à ce jour Declaime est chamboulé par sa récente douloureuse séparation avec Georgia Anne... Le beat est fatal, c'est certainement le sommet des douze plages. Les influences jazzy prédominent et soudainement sur "Worthy" ça rap en français, finalement Nokti de Case Negre clôture ce disque. Ça respire le bon hip-hop sale, indépendant, et non agressif, comme j'aime. Chaudement conseillé pour les fans de Stones Throw, ATCQ... (Invisibl Journalist)

Ana Frango Elétrico / Little Electric Chicken Heart (Lp/Cd/Digital)

De la samba à la bossa en passant par le mouvement tropicaliste, le Brésil n'a de cesse d'étonner. Héritiers de ce patrimoine faramineux, des noms comme Lucas Santtana, Thiago Nassif ou Domenico Lancellotti réinventent désormais ce legs au travers de compositions sophistiquées. Secret bien gardé de cette nouvelle scène artistique, la Carioca Ana Frango Elétrico multiplie les médiums (elle est aussi vidéaste) et les enregistrements.

Sorti en 2019, mais uniquement au Brésil et au Japon, son deuxième Lp "Little Electric Chicken Heart" et son intitulé surréaliste sont enfin disponibles sous nos latitudes grâce à Mr Bongo. Plutôt court, cet enregistrement confirme pourtant un imaginaire fascinant comme l'indique le significatif "Saudade" et sa mélodie forcément traînante. Tout aussi intéressant, "Tem Certeza ?" mêle groove et électricité sans pour autant tomber dans les travers de l'hideux rock fusion. Et le génial "Chocolate" joue la carte de la ballade décomplexée, avec son lot de claviers vintage et ses cordes signées Dora Morelenbaum, la fille du grand Jaques Morelenbaum. On pense parfois à Cibelle, pour les arrangements climatiques et le ton suave. Cette atmosphère est perceptible via "Se No Cinema", une pépite étincelante taillée en de multiples mouvements. Comme souvent avec l'indépendant de Brighton, l'édition est soignée avec une mention spéciale pour un beau pressage bleu... (Vincent Caffiaux)

Louis Cole / Nothing (Lp/Cd/Digital)

Souvent synonyme d'arrangements pompiers et de productions balourdes, la rencontre entre la musique symphonique et les registres urbains connaît toutefois des exceptions comme l'impeccable live du groupe trip-hop Portishead au Roseland Ballroom de New York ou la relecture d'Ed Banger par l'orchestre Lamoureux, sur les planches de La Seine Musicale... Inscrit dans le giron de ces expériences, Louis Cole revient avec "Nothing", un album live porté par le Metropole Orkest. Passionnante de bout en bout, cette création voit les compositions du funkateer américain portées par la fastueuse formation classique néerlandaise. Prenants, des titres comme "Things Will Fall Apart", "Life" ou "Weird Moments" renvoient ainsi aux structures groovesques du batteur et producteur angelenos. Toutes aussi cohérentes, des plages telles que "These Dreams Are Killing Me" ou "Nothing" font des appels du pied à la musique soul, un répertoire lui-même avide de cordes. Et des séquences particulièrement habitées parmi lesquelles "A Pill In The Sea" et le long instrumental "Doesn't Matter" mixent avec élégance les progressions philharmoniques et les constructions contemporaines. Illuminées par la voix de la fidèle Geneviève Artadi, ces prestations confirment la bonne santé du label Brainfeeder, une enseigne aventureuse dont les trames électroniques n'ont raison d'être qu'au contact d'autres cultures et dimats... (Vincent Caffiaux)



Anna Haleta

Top 5 nouveautés

- Basic Rhythm "Sound Killa"
- Dj Znobla "Wo"
- DMX Krew "Tunnel Mutant"
- Low Order "Stunt Society"
- Tensal "Esbar"

Top 5 oldies

- Drexciya "The Mutant Gillmen"
- Kenny Larkin "Wondering"
- Mike Parker "Shakuhachi One"
- Rob Stow "Chug"
- X-101 "Sonic Destroyer"

Combien de vinyles dans ta collection
Plusieurs milliers

La Techno...

Une boucle qui peut durer éternellement

Ta meilleure expérience

La plupart de mes gigs. Sinon, ce serait triste de n'avoir qu'un seul meilleur flash dans toute sa carrière.

Tes labels favoris

Micron Audio, Low Order

Ton disquaire favori

Des rencontres privées avec des personnes décidant de vendre leurs vinyles

PACOTEK en 3 mots

Musique, Amour, Sincérité

Un rituel avant tes gigs

Se concentrer sur le moment présent

Que représente le vinyle pour toi

Le fait de transporter physiquement de la musique

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

Je serais artiste en arts visuels

Si tu pouvais te téléporter,

quelle période choisirais-tu

Un avenir serein. Pas de future guerre. Pas de futur cataclysm.



Humblejack

Top 5 nouveautés

- Flat Earth Mafia "CeCe Grooves"
- Sansibar "Liquid Programming"
- Black Loops "Cheesy Af"
- Hermeth "For Some Love"
- Unknown Artist "Untitled A aka Pulp Rains Love"

Top 5 oldies

- Yusef Lateef "Like it is"
- Insanlar "Kime Ne" (Ricardo Villalobos Mix)
- Rudy "Transformation"
- Mos Def "Kalifornia"
- Fat Freddy's Drop "Midnight Marauders"

Ta première approche du Djing

En 2015, avec Traktor, j'ai enregistré mon premier set intitulé "Gravity" en utilisant mon touchpad...

Ta première approche du beatmaking

En 2015 avec Ableton sur un vieux Pc Portable qui ramait !

Un verre de

Gin Tonic Citron, bien frais !

Si je te dis IA

Un bien pour un mal

Mer ou montagne

Mer, sans hésitation

Si je te dis vinyle

Collection intemporelle, tout le plaisir de jouer des vinyles, ainsi que la qualité du son

Pour t'habiller, une paire de

Tiffany & Co. x Nike Air Force 1 Low 1837

Ton hardware favori

Mon Mac

Tes clubs favoris à Tunis

Mon Salon !

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

Je suis déjà un Designer



Maya Goa

Top 5 nouveautés

- Angel Karel "Unleash Demons"
- CARV "Sound of Gaya"
- ECZODIA "Devil's Motel"
- OneFive "Nightmare"
- Mha Iri "Lazuli"

Top 5 oldies

- SP23 "Ceaseless Flight"
- Paul Kalkbrenner "Si Soy Fuego"
- Popof "Underworld"
- Radium "Renegade Returns"
- Mandragora & La P'tite Fumée "You See Me"

Un verre de

Mojito ou Ti' punch

Ta première approche du Djing

En 2008, mon meilleur pote et voisin s'achète ses premières platines vinyles puis monte un sound system et organise des soirées. Je teste un peu...

Ta première approche du beatmaking

En 2023, je me dis "c'est cool de mixer mais ça serait encore plus cool de produire et jouer ses propres morceaux"...

Ton software favori

Ableton Live pour la prod et Rekordbox pour le Djing...

Si je te dis bien être, tu me réponds...

Musique, soleil, voyage, le sentiment de plénitude quand après de longues journées et/ou nuits de travail je suis satisfaite de ma prod ou de mon mix...

Côte d'Usure en trois mots

Partage, l'éclectisme et la bienveillance...

Et pour Obscuria

Obscuria, c'est l'unité, l'amour de la techno underground et l'envie d'offrir un voyage immersif au public...

Ta destination à l'étranger favorite

La Thaïlande, sans hésitation...

LE MAGAZINE DE LA CULTURE RHUM

RUMPORTER



LE MAGAZINE RÉFÉRENCE DE LA CULTURE RHUM DEPUIS 10 ANS

VOYAGES, DÉCOUVERTES DE TERROIRS ET DES DISTILLERIES, DÉGUSTATIONS, RENCONTRES DE PRODUCTEURS...



JE M'ABONNE !



cafoutch.fr

Web radio made in Marseille